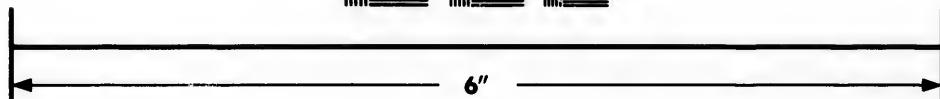
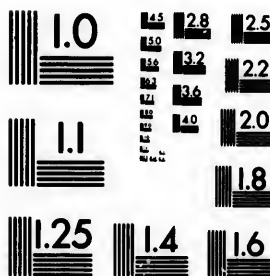


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

Can

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1982

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
			✓								

The co
to the

The im
possib
of the
filming

Origina
beginn
the las
sion, o
other o
first pa
sion, a
or illus

The las
shall c
TINUED
whiche

Maps,
differen
entirely
beginning
right an
require
method

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

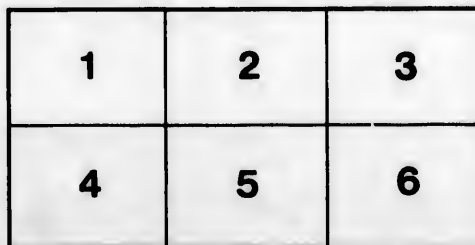
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol → (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▼ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

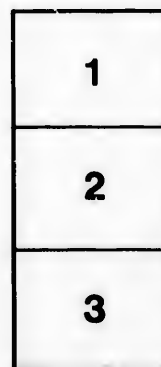
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole → signifie "A SUIVRE", le symbole ▼ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



V

R. P.

LE

SO

E

LE

A

VOIAGES

DU

R. P. EMMANUEL CRESPEL,

DANS

LE CANADA

ET

SON NAUFRAGE

EN REVENANT EN FRANCE.

Mis au jour

PAR

LE Sr. LOUIS CRESPEL

son Frère.



A FRANCFORT SUR LE MEYN,

MD CC XLII.

A SON
EXCELLENCE

MONSEIGNEUR,

Don Christophe de Por-
tocarréro, Guzman Luna,
Pacheco, Enriquez d'Al-
manza, Funes de Villal-
pando, Aragon &

Monrey;

COMTE DE
MONTIJO,

Seigneur de la Ville de
Moquer; Marquis d'Algava,
de Villa-neuëva del Fresno, &
de Barcarrota; Comte de Fuen-
ti dueña; Marquis de Valder-
rabano

rabano, Offera, & Castañeda ;
Seigneur de la Ville d'Adrada,
de Guetordaxar, de Vierlas, de
Crespa, & de Palacios ; Grand
Maréchal de Castille ; Grand
Bailli de Seville ; Gouverneur
héréditaire du Chateau & de
la Forteresse de Guadix ; Ca-
pitaine principal de la Com-
pagnie perpétuelle des cent
Gentils-Hommes attachés à la
Maison de Castille ; Gentil-
homme de la Chambre de Sa
Majesté Catholique ; Président
du Conseil suprême des Indes ;
Grand Ecuyer de la Reine ;
Chevalier de l'insigne Ordre
de la Toison d'or & de Saint
Janvier ; Grand d'Espagne ;
Ambassadeur Extraordinaire de
Sa Maj. Cathol. à la Cour
de S. M. Imp.



MO



LE



MONSEIGNEUR!

L*N* *présentant*
cet Ouvrage à
VOTRE
EXCEL-
**LENCE, *j'ose l'assû-*
*rer***

rer que le sujet est véritablement digne d'Elle. Cette obéissance & cette soumission d'Abraham aux ordres de la Providence, ce zèle & ce courage de Moïse à conduire les Israélites dans le Désert, cette patience & cette résignation de Job à souffrir les maux par lesquels Dieu veut l'éprouver, & ce qui est plus admirable, cette vigilance & surtout cette Charité sans laquelle St. Paul ne se croit rien, éclatent dans le cours de cette Relation que

que je
T R E
C E.

Tan
roient-
re à V
G N E
mirez,
& qui
à les p
qu'on le

Cet
tient d
E X C
& ne
qu'à E

*véri-
Elle.
cette
ham*
que je présente à VO-
TRE EXCELLEN-
CE.

*rovi-
ura-
e les
fert,
e ré-
ouf-
uels
, &
ble,
tout*
Tant de vertus pour-
roient-elles vous déplai-
re à Vous MONSEI-
GNEUR, qui les ad-
mirez, dans les autres
& qui toujours disposé
à les pratiquer méritez
qu'on les admire en Vous?

*la
roit
s le
tion
que*
Cet Ouvrage appar-
tient donc à VOTRE
EXCELLENCE,
& ne doit appartenir
qu'à Elle : je fais mon
X 3 de-

*devoir en le lui dédiant ;
& quel plaisir n'ai-je pas
à faire ce que je dois ?*

*Ce seroit ici , MON-
SEIGNEUR , l'occa-
sion de rendre justice à
toutes les Qualités qui
distinguent si avantageu-
sément l'Esprit & le
Cœur de VOTRE
EXCELLENCE,
mais je craindrois de
blesser cette Modestie qui
rend encore ces Qualités
plus admirables.*

*Je me contenterai donc,
MON-*

MON
de dire
ont l'ho
parten
que in
mis le
cité en
VOT
LEN

Le
votre
seul q
Hom
MO
se fon
comb

*nt ;
pas
?*
MONSEIGNEUR,
*de dire que tous ceux qui
ont l'honneur de Vous ap-
partenir bénissent à cha-
que instant le jour qui a
mis le comble à leur féli-
cité en les approchant de*
**VOTRE EXCEL-
LENCE,**

*R E
C E,
de
qui
lité*
*Leur attachement fait
votre Eloge, & c'est le
seul qui soit digne des
Hommes qui comme Vous*
MONSEIGNEUR,
*se font une occupation de
combler le bonheur de*
ceux

ceux qui leur appartiennent.

Ce n'est pas tout,
MONSEIGNEUR;
On ne peut Vous connoître, sans Vous faire avec plaisir un Tribut de son Cœur & de son admiration; C'est celui que l'on est forcé de payer à la Vertu.

Puisse donc, **VOTRE EXCELLENCE** être toujours semblable à Elle-même, puisse-t'Elle pour la Gloire de son Auguste

guste I

Bien

toujours

stère d

avec ta

Les Ho

MON

ne d

mourir

pourro

TRE

CE s

étoient

Pou

GNEU

ces n'a

au Pér

rien-
out,
R;
noir
aire
ibut
son
elui
yer
RE
être
El-
Elle
Au-
uste

*guste Maître, & pour le
Bien de sa Patrie être
toujours dans le Mini-
stère dont Elle s'acquitte
avec tant de distinction!
Les Hommes comme Vous
MONSEIGNEUR,
ne devoient jamais
mourir, & la Mort ne
pourroit rien sur VO-
TRE EXCELLEN-
CE si les desirs publics
étoient accomplis.*

*Pour moi, MONSEI-
GNEUR, quelles gra-
ces n'ai-je pas à rendre
au Père Crespel mon fré-
re,*

*re, de m'avoir fourni par
ses Lettres l'occasion d'ap-
prendre à l'Univers que
tous mes voeux se réunis-
sent à desirer la con-
servation de VOTRE
EXCELLENCE; &
de Vous supplier d'agréer
le très profond Respect
avec lequel j'ai l'honneur
d'être*

**MONSEIGNEUR
DE VOTRE
EXCELLENCE**

Le très humble
& très obéissant Serviteur

LOUIS CRESPEL



P

L' E

C Et C
fûr
ce, si f
né à êtr
en l'écr
satisfair
sçauroi
prendre
qui m'
au jou
J'avo
nuscrit



PREFACE

DE

L'ÉDITEUR.

Cet Ouvrage n'auroit pas assurément besoin de Préface, si son Auteur l'avoit destiné à être public; mais son but en l'écrivant n'ayant été que de satisfaire ma curiosité, je ne sçaurois me dispenser d'apprendre au Lecteur les raisons qui m'ont engagé à le mettre au jour.

J'avois communiqué le Manuscrit à plusieurs Personnes

A 2

que

que leur goût & leur esprit distinguent encore plus que leur rang & leur naissance : Elles m'ont toutes conseillé de le mettre sous presse, & m'ont assuré que le Public me sçau-roit gré de lui en faire part. L'amitié que j'ai pour mon frère, & l'envie de procurer au Public quelque amusement, m'ont persuadé que je devois suivre le conseil que l'on me donnoit : je souhaite que ma facilité à m'y rendre ne soit pas traitée de sottise ou d'aveuglement. En tout cas les motifs qui m'ont animé sont louables, & je suis sûr de trouver grace auprès de ceux qui ne cherchent pas à répendre du ridicule sur les intentions

tions d
Je c
comme
ces Let
cela se
Crespe
semble
re, &
pas ent
détail.

Je l
tems de
lui étoit
ges, il
mois;
mes inf
térées,
mes fr
en Mo
je trou
plaigai

tions des hommes.

Je crois encore devoir dire comment & à quelle occasion ces Lettres m'ont été écrites; cela servira d'excuse au Père Crespel mon frère, si son stile semble mériter quelque censure, & si l'on trouve qu'il n'est pas entré dans un assez grand détail.

Je le pressois depuis long-tems de me faire part de ce qui lui étoit arrivé dans ses Voïages, il résista pendant plusieurs mois; mais lassé sans doute de mes instances trop souvent réitérées, il me fit tenir par un de mes frères qui est actuellement en Moscovie, une Relation que je trouvai trop succinte. Je me plaignis de sa paresse qui ne

m'avoit dressé qu'un Journal, je lui demandai quelque chose de plus circonstancié, & pour l'engager à ne pas me refuser, je lui marquai, comme il est vrai, que beaucoup de Personnes aux quelles j'avois lû sa Lettre regrettoient qu'il l'eût faite si courte, & qu'elles m'avoient chargé de le prier de leur part de m'envoier une Relation plus détaillée de ses Voiages dans le Nouveau-Monde, & de son Naufrage en revenant en France; il eut égard à ma demande, & m'écrivit pendant son séjour à Paderborn les Lettres que je donne au Public.

On feroit tort à la façon de penser de mon frère, si on le soupçonnoit d'avoir rien exagéré

géré da
tion. C
d'être c
plus que
rité, &
que de l
fer; D'a
il est re
un imp
que mo
mais re
est enco
Compa
de son M
homme
à se vo
qu'un c
fatigue
dangers
pourro
tèreffée

géré dans le cours de sa Relation. Ceux dont il a l'honneur d'être connu, sçavent qu'il est plus que personne ami de la vérité, & qu'il mourroit plutôt que de la trahir, ou de la déguiser; D'ailleurs le Caractere dont il est revêtu ne suppose guères un imposteur, & je puis dire que mon frère ne s'en est jamais rendu indigne. Enfin il est encore aujourd'hui plusieurs Compagnons de ses Courses & de son Naufrage; un honnête homme voudroit-il s'exposer à se voir démentir par quelqu'un qui a essuié les mêmes fatigues & courru les mêmes dangers? C'est tout ce que pourroit faire une Personne intéressée à en imposer, encore

ne s'y exposeroit-elle qu'en tremblant, & dans un país éloigné de ceux qui pourroient lui prouver sa fourberie.

Lorsque j'ai eû le plaisir de voir mon frère dans cette ville, au passage de l'armée de France commandée par Monsieur le Maréchal de MAILLEBOIS, je n'ai pas eû peu de peine à obtenir de lui la permission de publier ses Lettres; elles n'étoient écrites que pour moi, & l'on sçait qu'entre frères on n'y cherche point tant de façons. Ma proposition l'a d'abord révolté: Tous les hommes ont leur portion d'amour propre; ils n'aiment point à parler devant tout le monde comme ils parlent à leurs amis:

la

la crainte
ques, l
beaucoup
vrages d
blic, &
envers e
grand jo
que pou
ticulier.

Mon
laissé va
tir qu'u
devoit
amour p
mis en r
rois par
gnance
qui ne
de lui.
de publi
je lui e

la crainte de trouver des Critiques , les fait travailler avec beaucoup plus de soin les ouvrages qu'ils destinent au Public, & c'est se rendre criminel envers eux que d'exposer au grand jour ce qu'ils n'ont fait que pour être vû dans le particulier.

Mon frère s'est pourtant laissé vaincre, je lui ai fait sentir qu'un homme de son état devoit se dépoüiller de tout amour propre, & je lui ai promis en même tems que je ferois part au Public de sa répugnance à lui offrir un Ouvrage qui ne lui paroît pas digne de lui. Il me permit donc de publier sa Relation après que je lui eus donné parole que

x PREFACE de L'EDITEUR.

je n'y ajouterois , ou n'en re-
trancherois aucune circonstan-
ce. J'étois bien éloigné de
penser autrement ; ainsi l'on
peut compter que tout ce
qu'on va lire est conforme à
la plus exacte vérité : Et pour
que personne ne puisse l'alté-
rer par des additions imagi-
nées, ou en imposer au Public,
j'aurai soin de paraffier tous
les Exemplaires qui seront
conformes à l'Ori-
ginal.



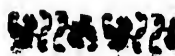
VOYA.



V C

NA

DU



I

MON





VOYAGES

ET

NAUFRA GE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre première.

MON TRES CHER FRERE.



L y avoit si long tems
que vous me témoi-
gniez avoir envie
d'apprendre le détail
du Voiage que j'ai
fait

LC

fait en *Canada*, que craignant de vous donner lieu de soupçonner mon amitié, si je continuois à me refuser à votre desir, j'ai chargé un de mes frères de vous remettre une Relation de tout ce qui m'est arrivé. Vous me marquez l'avoir reçue, & vous vous plaignez en même tems qu'elle est trop succinte, & que vous seriez bien aisé de l'avoir plus détaillée. Je vous aime trop pour ne pas me faire un plaisir de vous contenter; mais je partagerai ma Relation en plusieurs Lettres; une seule seroit trop longue & vous ennuiëroit sans doute: l'Esprit ne voit pas toujours comme le Cœur. Je vous deviendrois peut-être à charge si je vous parlois trop long tems d'autres choses que de notre amitié.

Ne vous attendez pas à voir cette Relation soutenuë par l'élévation du stile, la force des expressions, & la variété des images; ces graces de l'esprit ne me sont point naturelles: d'ailleurs elles ne conviennent guères

res qu'au
pas besoin
tée de ceu
on a même
tre quand
traits do
le Faux po
semblance

Vous d
la fin de l'
à *Avesnes*
de mes S
passer dan
avoit long
& ç'auro
coup que

Je par
vier de l'
Cambrai
embrasser
Paris je p
Julien Gu
nis de qui
la *Nouvel*

Il seroit
de *Paris* ;

res qu'aux fictions. La Vérité n'a pas besoin d'ornemens pour être goûtée de ceux qui l'aiment sincèrement, on a même de la peine à la reconnoître quand elle est offerte sous ces traits dont on a coutume de parer le Faux pour lui donner quelque ressemblance avec elle.

Vous devez vous souvenir que sur la fin de l'année 1723, j'étois encore à *Avesnes en Haynaut*; je reçus alors de mes Supérieurs la permission de passer dans le *Nouveau-Monde*; il y avoit longtems que je la sollicitois, & ç'auroit été me mortifier beaucoup que de me la refuser.

Je partis donc le vingt-cinq Janvier de l'année 1724; je passai par *Cambrai* où j'eûs le plaisir de vous embrasser, & lorsque je fus arrivé à *Paris* je pris une Obédience du R. P. Julien Guesdron Provincial de *St. Denis* de qui dépendent les Missions de la *Nouvelle-France*.

Il seroit assez inutile de vous parler de *Paris*; Vous le connoissez mieux que

que moi ; & vous sçavez par expérience qu'il mérite de toutes les façons d'être la première ville du Monde.

J'en partis le premier de May pour me rendre à *la Rochelle* où j'arrivai le dix-huit du même mois : Je n'y fis pas un long séjour, car après m'y être pourvû de ce qui m'étoit nécessaire pour la traversée, je m'embarquai sur le Vaisseau de Roi *le Chameau* commandé par Messieurs de Tilly, & Meschain Lieutenans de Vaisseaux.

Le vingt-quatre Juillet, jour que nous mîmes à la voile, fut marqué par la mort de Monsieur Robert qui alloit être Intendant en *Canada* : C'étoit un fort galant homme, & qui paroissoit avoir les qualités nécessaires pour remplir dignement le Poste qui lui étoit confié.

Après deux mois & demi d'une navigation assez heureuse, nous arrivâmes devant *Quebec* : J'y restai jusqu'en 1726, & n'y remarquai rien

de plus p
sent les V
vez voir

Le dix
départ d
Croix de
ville me
donna po
sion ou C
au sud d
les villes
Montréal.

On me
déjà dem
faire Aur
cens Fran
quis de B
ou neuf c
de Natio
Iroquois,
& des *Ou*
Pését Prê
nière Jéf
Ces Trou
sieur de
sion d'alle

de plus particulier que ce qu'en disent les Voïageurs, & que vous pouvez voir dans leurs Relations.

Le dix-sept Mars de l'année de mon départ de *Québec*, Monsieur de la Croix de St. Vallier Evêque de cette ville me conféra la Prêtrise, & me donna peu de tems après une Mission ou Cure appelée *Forel* & située au sud du *Fleuve St. Laurent*, entre les villes de *Trois-Rivières*, & de *Montréal*.

On me tira de ma Cure où j'avois déjà demeuré deux ans, pour me faire Aumônier d'un Parti de quatre cens François que Monsieur le Marquis de Beauharnois avoit joint à huit ou neuf cens Sauvages de toute sorte de Nations: Il y avoit surtout des *Iroquois*, des *Hurons*, des *Népissings*, & des *Outaouacs*, aux quels Monsieur Péslet Prêtre, & le Père de la Bertonnière Jésuite servoient d'Aumôniers. Ces Troupes commandées par Monsieur de Lignerie avoient commission d'aller détruire une Nation appelée

pellée *les Renards* dont la principale Habitation est éloignée de *Montréal* d'environ quatre cens cinquante lieuës.

Nous partîmes le cinq Juin 1728, & montâmes près de cent cinquante lieuës la grande Rivière qui porte le nom des *Outaoüacs*, & qui est remplie de fauts & de portages. Nous la quitâmes à *Mataoüan* pour prendre celle qui conduit au Lac *Nepissing*, ou *Mipissing*; son cours est de trente lieuës, & se trouve coupé de fauts & de portages comme celle des *Outaoüacs*. De cette Rivière nous entrâmes dans le Lac dont la largeur est d'environ huit lieues, & de ce Lac la *Rivière des Francois* nous conduisit bien vîte dans le Lac *Huron* où elle se jette après avoir parcouru plus de trente lieuës avec beaucoup de rapidité.

Comme il n'est pas possible que beaucoup de personnes aillent ensemble sur ces petites Rivières, on étoit convenu que ceux qui passeroient

roient l
autres à
un endr
est en eff
là que j
des Serp
fure est
plaisir d
plus par
maux, i
qu'aucun
modé.

Le v
tous réu
j'avois d
le lenden
rendre à
qui est u
Huron &
eussions
nous fut
rivâmes
y resta q
moder c
dans les
j'y bénis
SIL.

roient les premiers attendroient les autres à l'entrée du *Lac Huron* dans un endroit nommé *la Prairie*, & qui est en effet une très belle Prairie. C'est là que j'ai vû pour la première fois des Serpens à sonnettes dont la morsure est mortelle ; lorsque j'aurai le plaisir de vous voir, je vous parlerai plus particulièrement de ces animaux, il suffit aprésent de vous dire qu'aucun des Nôtres n'en fut incommodé.

Le vingt-six Juillet, nous fûmes tous réunis, je célébrai la Messe que j'avois différée jusqu'à ce tems, & le lendemain nous partîmes pour nous rendre à *Michillima* ou *Missillima Kinac* qui est un Poste situé entre les *Lacs Huron & Méchigan*. Quoique nous eussions cent lieues à faire, le Vent nous fut si favorable, que nous arrivâmes en moins de six jours. On y resta quelque tems pour raccommoder ce qui avoit été endommagé dans les portages & dans les sauts, j'y bénis deux Drapeaux, & y enter-

rai quelques Soldats que la fatigue ou la maladie nous avoit enlevés.

Le dix - Aoust , nous partîmes de *Michillima - Kinac* & fîmes dans le Lac *Méchigan*. Le Vent qui nous y retint deux jours donna le tems à nos Sauvages d'aller à la Chasse ; ils en rapportèrent de l'*Orignac* & du *Caribouc* , & furent assez honnêtes pour nous en offrir une partie. Nous fîmes d'abord quelques façons, mais ils nous forcèrent d'accepter leur Présent, & nous dirent que puisque nous avions partagé avec eux les fatigues de la route , il étoit juste qu'ils partageassent avec nous les soulagemens qu'ils y avoient trouvés , & qu'ils croiroient n'être point Hommes s'ils en usoient autrement envers les autres Hommes. Ce discours qu'un des Nôtres me rendit en françois me toucha sensiblement. Quelle humanité dans des Sauvages ! & combien ne se trouve-t'il pas d'hommes en *Europe* aux quels le titre de barbares conviendrait beaucoup mieux qu'aux Habitans

tans de

La
leur mé
de notre
que n'a
propres
contrain
ce qu'ils
de *Carib*
nous con
tre nour

Le qu
continuâ
tour de
la traver
de cinq
de Vent
sieurs C
une Poir
furent b
obligé d
hommes
heur du
pes au d

Le len
aux *Folle*

tans de l'*Amerique*?

La générosité de nos Sauvages leur mérita une vive reconnoissance de notre part ; il y avoit déjà du tems que n'ayant point trouvé d'endroits propres à la Chasse, nous avions été contraints de ne manger que du Lard : ce qu'ils nous donnèrent d'*Orignac* & de *Caribouc* remédia au degoût que nous commencions d'avoir pour notre nourriture ordinaire.

Le quatorze du même mois, nous continuâmes notre route jusqu'au *Détour de Chicagou*, & de là en faisant la traverse du *Cap à la Mort* qui est de cinq lieues, nous reçûmes un coup de Vent qui poussa contre la Côte plusieurs Canots qui ne pûrent doubler une Pointe pour se mettre à l'abri : ils furent brisés dans ce choc, & l'on fut obligé de disperfer dans les autres les hommes qui par le plus grand bonheur du monde avoient tous échappés au danger.

Le lendemain, nous traversâmes aux *Folles Avoisnes* afin d'en inviter

les Habitans à venir s'opposer à notre descente ; ils donnèrent dans le panneau , & furent entièrement défaits.

Nous allâmes camper le jour suivant à l'entrée d'une Rivière nommée *la Gasparde* , nos Sauvages entrèrent dans le Bois , & en rapportèrent plusieurs Chevreüils ; cette espèce de gibier est fort commune en cet endroit , aussi en fîmes-nous notre provision pour quelques jours.

Le dix-sept vers midi , nous fîmes halte jusqu'au soir , afin de n'arriver que la nuit au *Poste de la Baye* . Nous voulions surprendre les Ennemis que nous scavions être chez les *Saquis* leurs Alliés dont le Village est auprès du *Fort St. François* . Nous nous mîmes en route dans l'obscurité , & arrivâmes à minuit à l'entrée de *la Rivière des Renards* où est bâti notre Fort. Aussitôt que nous y fîmes , Monsieur de Lignerie envoya quelques François au Commandant pour scavoir s'il y avoit en effet des Enné-

mis

mis dans
aiant app
il fit passer
re tous le
chement
ner l'Hab
reste de no
ques préc
pour cach
nemis en
tous se fau
tre dont
ges , les qu
vertis , le
ches.

Je fus
horrible f
accorder
vages m'a
ques jou
qu'ils pre
malheure
l'horreur
leur ôter
leur dem
pas comp

mis dans le Village des *Saquis*, & ayant appris qu'il devoit y en avoir, il fit passer de l'autre cotté de la Rivière tous les Sauvages avec un détachement de François pour environner l'Habitation, & ordonna que le reste de nos Troupes y entrât. Quelques précautions que l'on eût prises pour cacher notre arrivée, les Ennemis en eurent connoissance, & tous se sauvèrent à l'exception de quatre dont on fit présent à nos Sauvages, les quels après s'en être bien divertis, les tuèrent à coups de flèches.

Je fus avec peine témoin de cet horrible spectacle, & je ne pouvois accorder avec la façon dont nos Sauvages m'avoient parû penser quelques jours auparavant, le plaisir qu'ils prenoient à faire souffrir ces malheureux en les faisant passer par l'horreur de trente morts avant de leur ôter la vie; J'aurois bien voulu leur demander s'ils n'appercevoient pas comme moi cette opposition de

sentimens, & leur représenter ce que je voïois de condamnable dans leur procédé, mais ceux des Nôtres qui pouvoient me servir d'Interprètes étoient de l'autre cotté de la Rivière, & je fus obligé de remettre à une autre fois à satisfaire ma curiosité.

Après ce petit coup de main, nous montâmes *la Rivière des Renards* qui est toute pleine de Rapides, & dont le cours est d'environ trente cinq à quarante lieuës. Le vingt-quatre Aoust, nous arrivâmes au Village des *Puants*, bien disposés à détruire ce que nous y trouverions d'Habitans, mais leur fuite avoit prévenu notre arrivée, & nous ne pûmes que brûler leurs cabanes & ravager leur bled d'Inde qui leur sert de nourriture principale.

Nous traversâmes ensuite *le petit Lac des Renards* au bout du quel nous campâmes, & le lendemain jour de St. Louis, nous entrâmes après la Messe, dans une petite Rivière qui nous conduisit dans une espèce de

DU
de Mar
tuée la
que no
les *Sagu*
tis de r
rent pas
& nous
lage qu
Sauvage
lard qu'
paroître
commet

Cette
plus ma
exercée
que l'on
Saguis.
te circo
riofité d
moment
çois qui
je le pri
j'étois su
avec tan
plice à c
le droit

de Marais sur le bord du quel est située la grande Habitation de ceux que nous cherchions. Leurs Alliés les *Saguis* les avoient sans doute avertis de notre approche ; ils ne jugèrent pas à propos de nous attendre, & nous ne trouvâmes dans leur Village que quelques Femmes que nos Sauvages firent esclaves, & un Vieillard qu'ils brûlèrent à petit feu sans paroître avoir aucune répugnance à commettre une action aussi barbare.

Cette cruauté me parut beaucoup plus marquée que celle qu'ils avoient exercée contre les quatre Sauvages que l'on avoit pris dans le Village des *Saguis*. Je saisis cette occasion & cette circonstance pour satisfaire la curiosité dont je vous parlois il y a un moment. Il y avoit un de nos François qui sçavoit la Langue Iroquoise, je le priai de dire aux Sauvages que j'étois surpris de les voir faire souffrir avec tant de plaisir un pareil supplice à ce malheureux Vieillard, que le droit de la guerre ne s'étendoit pas

jusques-là, & qu'il me sembloit qu'une telle barbarie démentoit les principes dans les quels ils m'avoient paru être à l'égard de tous les Hommes. Un *Iroquois* prit la parole, & dit pour justifier ses Camarades; que quand ils tomboient entre les mains des *Renards* & des *Saquis*, ils en recevoient des traitements encore plus cruels, & que c'étoit la coutume parmi eux de traiter leurs Ennemis comme ils en feroient traités s'ils étoient vaincus.

J'aurois fort souhaité sçavoir la Langue du Sauvage qui avoit parlé pour lui montrer moi-même ce qu'il y avoit de défectueux & de condamnable dans sa réponse, mais il fallut me contenter de lui faire représenter que la Nature, & particulièrement la Religion exigeoient que nous fussions humains les uns en vers les autres; que la modération devoit nous conduire en tout; que le pardon & l'oubli des maux que l'on nous fait est une vertu dont la pratique nous

est

est expr
Ciel; qu
devoient
& les *Saq*
ôter la vi
& à des B
comme à
que leur
que desc
à ceux da
envers le
voient in
pour les
mens les
que sorte
reproche
guerre p
la vie à
s'enyvre
fang, &
poir en
autre vo
dans un
bat; Er
ner aux
emple d

est expressement ordonnée par le Ciel ; que je concevois bien qu'ils ne devoient point épargner les *Renards* & les *Saquis*, mais qu'ils ne falloit leur ôter la vie que comme à des Rebelles, & à des Ennemis de l'Etat, & non pas comme à leurs Ennemis particuliers ; que leur vengeance étoit criminelle ; que descendre à des excès semblables à ceux dans les quels ils étoient tombés envers les cinq Hommes dont ils avoient inhumainement prolongé la vie pour les faire mourir dans les tourmens les plus cruels, c'étoit en quelque sorte justifier la barbarie qu'ils leur reprochoient ; que le droit de la guerre permettoit simplement d'ôter la vie à son Ennemi, & non pas de s'enyvrer, pour ainsi dire, de son sang, & de le plonger dans le desespoir en le faisant mourir par une autre voie que celle des armes, & dans un autre lieu que celui du combat ; Enfin que c'étoit à eux à donner aux *Saquis* & aux *Renards* l'exemple de cette modération qui est le

partage des bons Cœurs , & qui fâit admirer , & aimer le Religion chrétienne , & conséquemment ceux qui la professent.

Je ne sçais si mon Interprète ne rendit pas bien tout ce que je venois de dire , mais le Sauvage ne voulut jamais convenir qu'il étoit parti d'un faux principe. J'allois encore lui faire dire quelques raisons, lorsqu'on donna ordre de passer jusqu'au dernier Fort des Ennemis. Ce Poste est situé sur le bord d'une petite Rivière qui se joint à une autre que l'on nomme *Ouisconcin* & qui se jette à trente lieuës de là dans le *Missisipi*.

Nous n'y trouvâmes personne , & comme nous n'avions pas ordre d'aller plus loin , nous employâmes quelques jours à ruiner entièrement la campagne pour oter à l'Ennemi le moïen d'y subsister. Ce Pais est assez beau , la terre y est fertile , le gibier commun & de très bon goût, les nuits y sont fort froides , & les jours extrêmement chauds ; Je vous
par-

parlerai
mon ret
m'est ar
ment po
paravan
& sçave
assez de
décidera
tion, &
donner
tié avec

MON

De Paderb

parlerai dans ma seconde Lettre de mon retour à *Montréal* & de ce qui m'est arrivé jusqu'à mon embarquement pour la France ; Je veux auparavant recevoir de vos nouvelles, & sçavoir si vous trouvez celle cy assez détaillée ; Votre Réponse me décidera pour la suite de ma Relation, & je n'oubliërai rien pour vous donner des preuves de la tendre amitié avec laquelle jesus

MON CHER FRERE

Votre très affectueux Frere

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 10. Janvier

1742.

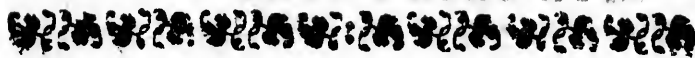


VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL,




Lettre Seconde.

MON TRES CHER FRERE,


Rien ne pouvoit flatter davantage mon amour propre que votre Réponse. Ma première Lettre, dites-vous, a satisfait plusieurs Personnes d'esprit aux quelles vous l'avez

VOYA

vez com
curiosité
dans une
la suite
dont je f
me nuire
Les cho
perdent
ne doit
tomber
Après
parlé, f
ler de ce
ment inu
de Monr
d'enviro
lieuës. F
Fort de
voisin de
été une re
l'on y au
Les Rena
que nous
res, & p
driens pa
Pais dans



vez communiquée, & excité leur curiosité à tel point, qu'elles sont dans une impatience extrême de voir la suite de mes Voyages. Ce désir dont je sens tout l'avantage pourroit me nuire, si je tardeois à le contenter. Les choses trop long-tems attendues perdent de leur prix, & personne ne doit plus que moi craindre de tomber dans cet inconvenient.



Après l'expédition dont je vous ai parlé, si toutes-fois on peut appeler de ce nom une démarche absolument inutile, nous reprîmes la route de *Montréal* dont nous étions éloignés d'environ quatre cens cinquante lieues. En passant nous brûlâmes le *Fort de la Baye*, parce qu'étant trop voisin des Ennemis, il n'auroit pas été une retraite sûre aux François que l'on y auroit laissés pour le garder. Les *Renards* animés par les ravages que nous avons faits sur leurs terres, & persuadés que nous ne viendrons pas une seconde fois dans leur Pais dans l'incertitude d'y trouver

des

antage
votre
lettre,
s Per-
is Pa-
vez

des Habitans, auroient pû obliger nos Troupes à se renfermer dans le Fort, les y auroient attaqué & peut-être vaincu. Lorsque nous fûmes à *Michillima-Kinac*, le Commandant donna Carte-blanche à tout le monde. Il nous restoit encore trois cens lieues à faire, & le Vivre nous auroit infailliblement manqué, si nous n'avions pas fait nos efforts pour arriver promptement. Les Vents nous favorisèrent dans le passage du *Lac Huron*, mais nous eûmes des Pluyes presque continuelles en remontant la *Rivière des François*, en traversant le *Lac Nepissing*, & sur la petite *Rivière de Mataouian*: elles cessèrent lorsque nous entrâmes dans le *Fleuve des Outaouacs*. Je ne puis vous exprimer avec quelle vitesse nous descendîmes cette grande Rivière: l'Imagination seule peut en prendre une juste idée. Comme j'étois avec des gens que l'expérience avoit rendus habiles à sauter les Rapides, je ne fus pas des derniers à *Montréal*;



j'y arriva
& n'en f
obéir à l'
descendre

Je ne
cette Vil
me destin
qui est ur
une Forte
belle Rivié
& qui est
te de *Nia*
rio & à fix

Je repr
réal, & c
ou *Catarac*
l'entrée du
ne soit él
quatre-vi
quinze jou
des Rapide
y attendin
Vents nou
ou y quitt
un Bâtime
struire ex

j'y arrivai le vingt-huit Septembre, & n'en sortis qu'au Printemps pour obéir à l'ordre qui me fut donné de descendre à *Québec*.

Je ne fus pas plutôt arrivé dans cette Ville, que notre Commissaire me destina pour le Poste de *Niagara* qui est un nouvel Etablissement avec une Forteresse située à l'entrée d'une belle Rivière qui porte le même nom, & qui est formée par la fameuse Chûte de *Niagara* au sud du *Lac Ontario* & à six lieuës de notre Fort.

Je repris donc la route de *Montréal*, & de là je passai à *Frontenac*, ou *Catarakoiy* qui est un Fort bâti à l'entrée du *Lac Ontario*. Quoiqu'il ne soit éloigné de *Montréal* que de quatre-vingts lieuës, nous fûmes quinze jours à nous y rendre à cause des Rapides qu'il faut monter. Nous y attendîmes quelque tems que les Vents nous devinssent favorables, car on y quitte les Canots pour prendre un Bâtiment que le Roi a fait construire exprès pour le transport de
Nia.

Niagara. Ce Bâtiment qui est d'environ quatre-vingts tonneaux de port est fort léger, & fait quelque fois ce trajet qui est de soixante & dix lieues en moins de trente-six heures. Le Lac est fort sain, sans écueils & très profond; j'ay jetté dans le milieu près de cent brasses de lignes sans pouvoir en trouver le fond; sa largeur peut être d'environ trente lieues, & sa longueur de quatre-vingts-dix.

Nous mîmes à la voile le vingt-deux Juillet, & nous arrivâmes à notre Poste le vingt-sept matin. Je trouvai l'endroit fort agréable, la Chasse, & la Pesche y produisent beaucoup, les Bois y sont de toute beauté & remplis sur tout de Noiers, de Chataigniers, de Chênes, d'Ormes, & de Hérables comme il ne s'en trouve point en France.

La Fièvre traversa bientôt les plaisirs que nous goûtions à *Niagara*, & nous incommoda jusqu'à l'entrée de l'Automne qui dissipa le mauvais

air. Nou
quilleme
assez agr
qui deve
chiffeme
après av
pête sur
tenac &
la nécess

Comm
n'osa ren
reçûmes
mier jou

Depu
de vin n
la Messe
fut arri
toute la
le *Détro*
gieux de
sionnaire
gara à c
lieuës d
Rivière;
deça du

Ce La

air. Nous passâmes l'Hiver assez tranquillement, je pourrois même dire assez agréablement, si le Vaisseau qui qui devoit nous apporter nos rafraichissemens n'eût pas été contraint, après avoir essuié une horrible Tempête sur le Lac, de relâcher à *Frontenac* & ne nous eût mis par là dans la nécessité de ne boire que de l'eau.

Comme la saison étoit avancée, il n'osa remettre à la voile, & nous ne reçûmes nos provisions que le premier jour de May.

Depuis la St. Martin, le manque de vin m'avoit empêché de célébrer la Messe; aussitôt que le Bâtiment fut arrivé, je fis faire la Pâque à toute la Garnison, & je partis pour le *Detroit* à la sollicitation d'un Religieux de mon Ordre qui y étoit Missionnaire. Il y a cent lieuës de *Niagara* à ce Poste qui est situé à six lieuës de l'entrée d'une fort belle Rivière; environ quinze lieuës en-deça du fond du *Lac Erie*.

Ce Lac qui peut avoir cent lieuës

C

de

de long & trente de large est fort plat, & par conséquent mauvais quand il vente; vers le Nord au dessus de la *grande Pointe d'Ecorres*, il est bordé de sables fort hauts, de sorte que si l'on étoit pris de Vent dans les endroits où il n'y a point de débarquement, ce qui ne se trouve que toutes les trois lieuës, l'expérience a fait voir qu'il faudroit nécessairement périr.

J'arrivai au *Détroit* le dix-septième jour depuis mon départ; Le Religieux que j'allois visiter me reçut d'une manière qui caractérisoit à merveille le plaisir que nous sentons ordinairement lorsque nous trouvons un nos Compatriotes dans un País éloigné; Ajoûtez à cela que nous étions du même Ordre, & que le même motif nous avoit éloignés de notre Patrie. Je lui étois donc cher par plus d'un endroit, aussi n'oubliait-il rien pour me marquer combien il étoit sensible à ma visite. C'étoit un homme un peu plus agé que moi

&

DU
& très
qu'avo
ques.
comme
son ouv

Il pa
rempli
entre l'
campag
& le ch
une ide
& de l'
La Lan
milière
il la par
Sauvage
leurs r
sujets,
gion.
fiance,
plus que

Il avo
vers qu
jusqu'à l
çoise.

seurs de

& très recommandable par les succès qu'avoient eû ses travaux Apostoliques. Sa maison étoit agréable & commode, c'étoit pour ainsi dire son ouvrage & le séjour de la Vertu.

Il partageoit le tems qui n'étoit pas rempli par les devoirs de sa Charge entre l'étude & les occupations de la campagne; il avoit quelques Livres, & le choix qu'il en avoit fait donnoit une idée de la pureté de ses mœurs & de l'étendue de ses connoissances. La Langue du País lui étoit assez familière, & la facilité avec laquelle il la parloit le rendoit cher à plusieurs Sauvages qui lui communiquoient leurs réflexions sur toute sorte de sujets, & principalement sur la Religion. L'Affabilité attire de la confiance, & personne n'en méritoit plus que ce Religieux.

Il avoit poussé la complaisance envers quelques Habitans du *Détroit*, jusqu'à leur apprendre la Langue Française. Parmi ceux là j'en ai vû plusieurs dont le sens droit, & le juge-

ment folide & profond auroient fait des hommes admirables , même en France ; si leur esprit avoit été cultivé par l'étude. Pendant tout le tems que je restai chez ce Religieux, je trouvois tous les jours de nouvelles raisons d'envier un sort pareil au sien. En un mot il étoit heureux à la façon dont les Hommes doivent l'être pour ne point rougir de leur bonheur.

Après avoir fait au *Détroit* ce qui m'y avoit attiré, je repris le chemin de *Niagara* où je restai encore deux ans ; j'appris pendant ce tems assez de la Langue des *Iroquois* & des *Ou-taouïacs* pour m'entretenir avec eux. Cette étude me procura d'abord le plaisir de lier conversation avec quelques Sauvages lorsque j'allois me promener aux environs de mon Poste ; dans la suite vous verrez qu'elle me fut d'une grande utilité, & qu'elle me sauva la vie.

Lorsque mes trois ans de résidence à *Niagara* furent expirés, on me

fit

fit relevé
fus passé
Quebec.

Ce fut
faction de
reufe ;
flus, du
du néces
plus pet
nouvelle
ve de g
entretien

L'Aur
Cataracte
mencem
Commis
occuper
parlé de
y vit agr
trouve e
dont *Fro*

Je n'y
rappella
après on
Chevelur
ne fera p

fit relever, c'est la coutume; & je fus passer l'Hiver au Couvent de *Quebec*.

Ce fut pour moi une grande satisfaction de passer là cette saison rigoureuse; si l'on n'y a point de superflus, du moins n'y manque-t-on pas du nécessaire, & ce qui n'est pas le plus petit agrément, on y reçoit des nouvelles de sa Patrie, & on y trouve de gens avec qui l'on peut s'en entretenir.

L'Aumônier du Fort *Frontenac* ou *Catarakouy* tomba malade au commencement du Printems, & notre Commissaire me destina pour aller occuper sa place. Je vous ai déjà parlé de la situation de ce Poste; on y vit agréablement, & le gibier se trouve en abondance dans les Marais dont *Frontenac* est environné.

Je n'y restai que deux ans; on me rappella à *Montréal*, & quelque tems après on m'envoia à *la Pointe de la Chevelure* dans le *Lac Champelain*. Il ne sera pas sans doute inutile de vous

apprendre pourquoi cette Pointe porte le nom de *Chevelure* : Lorsque dans leurs courses les Sauvages tuent quelqu'un, ils ont la coutume de lui enlever la chevelure qu'ils apportent au bout d'une perche pour prouver qu'ils ont défait leur Ennemi. Cette cérémonie, ou si vous voulez cette coutume commença sur cette Pointe, après une espèce de combat où beaucoup de Sauvages furent dépouillés de leur chevelure qui donna le nom au Lieu où se livra la bataille.

Le Lac Champelain peut avoir cinquante-cinq lieuës de long ; il est semé de plusieurs Isles très agréables, & son eau qui est très bonne le rend extrêmement poissoneux. Le Fort que nous avons dans cet endroit porte le nom de *St. Frédéric* ; sa situation est avantageuse, car il est bâti sur une Pointe assez élevée, & distante d'environ quinze lieuës du fond du Lac vers le Nord ; il sert de clef à la Colonie de ce côté là, c'est à dire

DU
dire du
font éle
lieuës.

J'y a
1735. I
être rig
de notre
peinible
nada, si
Naufrag
juger.

Le jo
bly Post
d'enviro
mes obli
pendant
d'un pie
nua com
quoique
ne souffi
avons é
bâtiment
toit pas
étions qu
de la Plu
voient de

dire du côté des Anglois qui n'en sont éloignés que de vingt ou trente lieues.

J'y arrivai le dix-sept Novembre 1735. La saison qui commençoit à être rigoureuse multiplia les fatigues de notre route ; c'est une des plus peinibles que j'aie faite dans le *Canada*, si toutes-fois j'en excepte mon Naufrage ; vous serez le maître d'en juger.

Le jour de mon départ de *Chambly* Poste éloigné de *St. Frédéric* d'environ quarante lieues, nous fûmes obligés de coucher dehors, & pendant la nuit il nous tomba près d'un pied de Neige. L'Hiver continua comme il avoit commencé, & quoique nous fussions logés, nous ne souffrîmes pas moins que si nous avions été en pleine campagne. Le bâtiment où l'on nous avoit mis n'étoit pas encore achevé, nous n'y étions que médiocrement à couvert de la Pluye, & les murailles qui avoient douze pieds d'épaisseur, n'é-

tant achevées que depuis peu de jours, ajoutèrent encore aux incommodités que nous recevions de la Neige & de la Pluye. Beaucoup de nos Soldats furent attaqués du scorbut, & nous fûmes tous tellement incommodés des yeux que nous craignons de perdre la vûe sans ressource. Nous n'étions pas mieux nourris que logés; à peine trouve-t-on aux environs de ce Poste quelques Perdrix, & pour y manger du Chevreüil, il faut aller le chercher jusqu'au *Lac du St. Sacrement* qui en est éloigné de sept ou huit lieuës.

On vint achever notre bâtiment dès que la saison put le permettre, mais nous aimâmes mieux camper pendant l'Été que d'y rester plus long tems; nous ne fûmes pourtant pas plus à notre aise, car la fièvre nous surprit tous, & pas un de nous ne put jouïr des agrémens de la campagne.

Cet état, je l'avouë, commençoit à m'être à charge, lorsque, vers le
mois

mois d'A
vincial u
ner en
notre C
relever
se nomm
riva le
1736. à
le même
res du sc

Le ler
favorabl
la Pointe
d'enviro

Le vi
rir en sa
rese; ce
je courr
bec où j
cessamen

Voilà
abrégé
dans une
Ceux q
peuvent
rain, c'

mois d'Aouſt, je reçus de mon Provincial une Obéiſſance pour retourner en France. Le Religieux que notre Commiſſaire envoya pour me relever étoit de notre Province, & ſe nommoit Pierre Verquillé ; il arriva le vingt & un de Septembre 1736. à *St. Frédéric*, & j'en partis le même jour à quatre ou cinq heures du ſoir.

Le lendemain, nous eûmes un Vent favorable qui nous pouſſa juſqu'à *la Pointe-au-Fer* éloignée de *Chambly* d'environ huit lieuës.

Le vingt-trois nous penſâmes nérir en ſautant *le Rapide de Ste. Thérèſe* ; ce fut là le dernier danger que je courrus juſqu'à mon arrivée à *Québec* où je comptois m'embarquer inceſſamment pour la France.

Voilà, Mon cher frère, le récit abrégé des Coursés que j'ai faites dans une partie de la *Nouvelle-France*. Ceux qui ont voïagé dans ce País, peuvent voir que je connois le terrain, c'eſt à quoi je me ſuis plus

particulièrement attaché. Les Relations de quantité de Voïageurs vous apprendront mille choses que je n'aurois fait que répéter après eux ; en vous écrivant mes Voïages, mon dessein a été de ne vous détailler que le Naufrage que j'ai fait en revenant en France ; les circonstances qui l'ont accompagné sont tout à fait intéressantes : préparez votre cœur à l'attendrissement, & à la tristesse ; tout ce qui me reste à vous écrire n'excitera votre curiosité qu'en augmentant votre compassion ; ne rougissez point de vous y livrer entièrement, Mon cher frère, les bons cœurs sont ordinairement sensibles aux malheurs des autres : Qui ne s'attendrit point sur les maux de ses Frères, porte, pour ainsi dire, un caractère de réprobation qui le sépare avec justice de l'humaine Société.

Je vous écrirai dans quelques semaines ; ne faites point de réponse à celle-ci : comme je dois aller à quelques lieues de cette Ville, votre

Lettre

Lettre p
 renduë,
 la perdre
 Ne vou
 dre ma t
 les jours
 sur ma p
 toute ma

MON

Lettre pourroit bien ne m'être pas renduë , & je ne veux pas risquer de la perdre.

Ne vous impatientez point à attendre ma troisième , j'en écrirai tous les jours quelques pages , comptez sur ma parole & croiez que je ferai toute ma vie

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 30. Janvier

1742.



VOYAGES
ET
NAUFRAGE
DU R. P. CRESPEL.



Lettre Troisième.


MON TRES CHER FRERE.

IL n'y a pas quinze jours que je vous envoiai ma seconde Lettre ; vous devez voir par ma diligence à vous écrire la troisième, que je ne veux point vous faire trop attendre

DU P

dre la sui
maître de
tres feroi
quentes ;
voir à to
puis vou
ne sont p
indispens

Je den
bec pour
tourner e
deux en m
celle du
dont je m
fut offert
nadien, i
d'Amour
nous me
plaisir, &
prière qu
vir d'Au
galant ho
quarante
bile dans
Pacaud T
mateurs :



dre la suite de ma Relation. Si j'étois maître de tout mon tems, mes Lettres feroient plus longues & plus fréquentes; mais il faut préférer son devoir à toute autre chose, & je ne puis vous donner que les heures qui ne sont pas remplies par les devoirs indispensables de mon état.

Je demeurai quelque tems à *Québec* pour attendre une occasion de retourner en France, il s'en présenta deux en même tems: la première étoit celle du Vaisseau de Roi *le Héros*, & dont je ne profitai point; l'autre me fut offerte par le Sr. de Fréneuse Canadien, issu de la noble Famille des d'Amours: la liaison qui étoit entre nous me fit accepter son offre avec plaisir, & je ne pus me refuser à la prière qu'il m'avoit faite de lui servir d'Aumônier. C'étoit un très-galant homme qu'une expérience de quarante-six ans avoit rendu très-habile dans la navigation; & Messieurs Pacaud Trésoriers de France & Armateurs à *la Rochelle*, n'avoient pas crû

que je
lettre;
iligen-
que je
atten-
dre

crû pouvoir confier leur Navire appelé *la Renommée* en de meilleurs mains. Ce Bâtiment étoit neuf, bon voilier, commode, chargé de trois cens tonneaux, & armé de quatorze pièces de Canons.

Plusieurs Messieurs demandèrent pour leur sûreté & leur agrément à passer avec nous, de sorte que nous étions cinquante-quatre hommes sur ce Vaisseau.

Nous levâmes l'ancre & mîmes à la voile le trois de Novembre avec plusieurs autres Navires, & mouillâmes tous ensemble au *Trou-St.-Patrice* à trois lieuës de *Québec*.

Le lendemain, nous fîmes la traversée, c'est à dire que nous traversâmes du Sud au Nord le *Fleuve St. Laurent*; nous arrivâmes le même jour au bout de l'*Isle d'Orleans* distante de *Québec* d'environ neuf lieuës, & nous jettâmes l'ancre au *Cap Maillard*.

Le cinq, nous appareillâmes pour passer le *Gouffre*, mais il nous fut impossible

possible
& nous
tourner
partis p
par le co
à cet end

Nous
demain,
fre sans
qui com
la *Martin*
voit pû le

Les
ayions m
dès la pré
trouvâme
mes l'anc
aux Coua

Le se
tre route
& delà j
un petit
Capitaine
gnité sur
étions, n
à craindre

possible d'en venir à bout ce jour-là ; & nous nous vîmes contraints de retourner à l'endroit d'où nous étions partis pour éviter d'être entraînés par le courant qui attire de fort loin à cet endroit.

Nous fûmes plus heureux le lendemain ; car nous passâmes ce Gouffre sans danger ; avec le Sr. Veillon qui commandoit un Brigantin pour la *Martinique*, & qui comme nous n'avoit pû le passer la veille.

Les Navires avec lesquels nous avions mis à la voile l'avoient passé dès la première fois ; ainsi nous nous trouvâmes sans compagnie & jettâmes l'ancre à la *Prairie* proche l'*Isle aux Coudres*.

Le sept ; nous continuâmes notre route jusqu'à l'*Isle aux Lièvres* ; & delà jusqu'à *Mathan* où il s'éleva un petit Vent de Nord dont notre Capitaine, qui en connoissoit la malignité surtout dans la saison où nous étions ; nous avoia qu'il y avoit tout à craindre. Il jugea donc à propos de

de relâcher pour trouver un mouillage, c'est à dire un endroit propre à nous servir d'abri contre la Tempête qui nous menaçoit. Peu de tems après, les Vents nous obligèrent à virer de bord, & le lendemain onze du mois vers huit heures du soir, ils se jettèrent au Nord-Nord-Est, au Nord-Est, à l'Est-Nord-Est, à l'Est, enfin jusqu'au Sud-Sud-Est où ils dominèrent près de deux jours. Pendant tout ce tems nous louvoïâmes le long de l'*Isle Anticosti* les Ris pris dans nos Huniers; mais dès que les Vents eurent sauté au Sud-Sud-Ouest, nous gouvernâmes sur le compas au Sud-Est-quart d'Est, & au Sud-Est jusqu'au quatorze matin. Ce jour-là nous tâchâmes de faire Côte, mais nous échoiâmes à un quart de lieuë de terre, sur la pointe d'une batture de Roches plattës éloignée d'environ huit lieuës de la pointe méridionale de l'*Isle Anticosti*.

Les coups de talon que notre Navire donnoit étoient si fréquens, que nous

nous cra
la voir d
loit que
que les l
coup de
d'eux ne
tre mâtu
fatigue
pût avan
troit ave
ôté la p
moitié d
général
tre mor

Sans
tion sero
se; il co
& quoi
te pour
il pensa
baril de
gouffes
res en c
danger.
ter tou
caution

nous craignons à chaque minute de la voir ouvrir sous nos pieds. Il falloit que le tems fût bien mauvais & que les Matelots desespérassent beaucoup de notre salut, puisqu'aucun d'eux ne voulut travailler à serrer notre mâture & les voiles, quoique la fatigue qu'ils causoient au Bâtiment pût avancer notre perte. L'eau entroit avec abondance; la crainte avoit ôté la présence d'esprit à plus de la moitié de nos gens; & le désordre général sembloit nous annoncer notre mort.

Sans notre Canonier, notre situation seroit devenuë bien plus affreuse; il courrut à la Souëte au biscuit, & quoique l'eau y fut déjà, il en jette pourtant une partie en Entre-Pont; il pensa aussi que quelques fusils, un baril de poudre, & une caisse de gargousses nous deviendroient nécessaires en cas que nous échapassions au danger, c'est pourquoi il fit transporter tout cela dans les Hauts; Sa précaution ne fut pas inutile, & sans les

D

effets

effets qu'elle produisit , je n'aurois pas , mon cher frère , la consolation de vous écrire. La Mer étoit aussi forte que le Vent , ni l'une ni l'autre ne diminueoient , les vagues avoient emporté notre gouvernail ; & nous fûmes obligés de couper notre mâc d'artimon pour le jeter à Babord ; Nous mêmes ensuite notre Canot à la Mer , en prenant toutes fois la précaution de le passer en avant de peur qu'il ne fût poussé & brisé contre le Navire ; la vuë de la mort , & l'espérance de la retarder donna du courage à tout le monde , & quoique nous fussions sûrs d'être malheureux dans cette Isle inhabitée , du moins pendant plusieurs mois , chacun de nous croïoit gagner beaucoup en s'exposant à tout souffrir pour se conserver à la vie.

Après avoir mis notre Canot à la Mer , nous suspendîmes la Chaloupe aux palans , afin d'embarquer plus aisément tout ce que nous avions , & gagner bien vite le large pour nous

garan-

garanti
peut-êt
si nous
nés pro
vain qu
leur pro
présentir
précaut

Nous
au nom
dans l'in
devant n
la Chalou
rière , &
plusieur
d'autres
& quelq
dages qu
vire rem

Le Ca
couper
& la Cha
ture , j
sauver M
qui étoit
dant ce

garantir de la Mer qui nous auroit peut-être poussé contre le Vaisseau, si nous ne nous en étions pas éloignés promptement. Mais c'est en vain que les Hommes s'appuient sur leur prudence; lorsque Dieu veut apésentir sa main sur eux; toutes leurs précautions sont inutiles.

Nous entrâmes dans la Chaloupe au nombre de vingt personnes; & dans l'instant la botucie du palan de devant manqua; jugez de notre état: la Chaloupe resta suspenduë par derrière, & de ceux qui étoient dedans plusieurs tombèrent dans la Mer; d'autres restèrent attachés aux barres, & quelques uns par le moïen des cordages qui pendoient le long du Navire remontèrent dans le Bord.

Le Capitaine voïant ce desastre fit couper ou filer le palan de derrière, & la Chaloupe étant revenuë à sa ton-ture, je me rejetai dedans pour sauver Mr. Lévêque, & Dufresnois qui étoient prêts d'être noïés. Pendant ce tems la Mer maltraita si fort

notre Chaloupe, que l'eau y entroit de tous côtés. Point de gouvernail, point de force, un Vent affreux, une Pluye continuelle, une Mer en fureur, & dans son reflux; que pouvions nous espérer qu'une fin prochaine? Nous fîmes pour tant nos efforts pour gagner le large; une partie jettoit l'eau, un aviron nous servoit de gouvernail, tout nous manquoit ou nous étoit contraire, & pour comble de malheur deux vagues qui nous convrirent nous donnèrent de l'eau jusqu'au genoux; une troisième auroit infailliblement fait fondre notre Chaloupe sous nos pieds; nos forces diminuoient à mesure qu'elles nous devenoient plus nécessaires, nous avancions fort peu, & nous craignons avec raison que notre Chaloupe ne fût pleine d'eau avant que nous pussions toucher terre: La Pluye nous empêchoit de distinguer les endroits propres à un débarquement, tout ce que nous voions nous paroissoit fort esçarpé, ou plutôt nous

nous ne v
 Je crus
 tout le m
 de contri
 vant Dieu
 de le faire
 l'épouvan
 mais il n'
 je ne voulo
 de ne m'é
 voir. Ch
 le *Confiteor*
 nérale. C
 chant que
 vailloient
 dans le ten
 d'avoir pi
 donner le
 rendre in
 Gloire; e
 la mort &
 rer. Pour
 ame à Die
 voix haute
 toit après
 d'espérance

nous ne voïons que la mort.

Je crus qu'il étoit tems d'exhorter tout le monde à se mettre par un acte de contrition en état de paroître devant Dieu ; j'avois jusques là différé de le faire pour ne point augmenter l'épouvante, ou diminuer le courage ; mais il n'y avoit plus à reculer, & je ne voulois pas avoir à me reprocher de ne m'être pas acquitté de mon devoir. Chacun fit sa prière, & après le *Confiteor* je donnai l'Absolution générale. C'étoit un spectacle bien touchant que tous ces hommes qui travailloient à jeter l'eau & à ramer dans le tems qu'ils prioient le Seigneur d'avoir pitié d'eux, & de leur pardonner les fautes qui pouvoient les rendre indignes de participer à sa Gloire ; enfin ils étoient disposés à la mort & l'attendoient sans murmurer. Pour moi je recommandai mon ame à Dieu, je récitai le *Miserere* à voix haute, tout le monde le répétoit après moi, je ne voïois plus d'espérance, la Chaloupe étoit prête

à couler à fond , & je m'étois déjà couvert la tête de mon manteau pour ne point voir l'instant de notre perte, lorsqu'un tourbillon de vent nous poussa brusquement à terre.

Vous pouvez vous imaginer avec quel empressement nous sortîmes de la Chaloupe; mais nous ne fûmes pas d'abord à labri du danger: plusieurs vagues nous couvrîrent à différentes reprises, quelques unes nous abbatirent, & peu s'en fallut qu'elles ne nous emportassent dans la haute Mer, nous résistâmes pourtant à leur violence, & nous en fûmes quittes pour avaler beaucoup d'eau & de sable.

Dans ce desordre quelqu'un eut la présence d'esprit de prendre l'amarre ou cordage qui étoit attaché à la Chaloupe afin de la retenir; nous étions perdus sans cette précaution, comme vous le verrez dans ma quatrième Lettre, & peut-être même sur la fin de celle-ci.

Notre premier soin fut de remercier Dieu de nous avoir délivrés d'un

si

si grand secours. il étoit in la mort. pointe c l'Isle par Bayë un nous no une pein sâmes ce nous exp La Mer nous per que nous de l'appro nous une n'y avoit moüillés nous avie en cet ét nous en v un tems plus néce & quoiqu nous n'av re, & qu

si grand danger, & en effet sans un secours particulier de la Providence, il étoit impossible que nous évitassions la mort. Nous étions sur une petite pointe de sable séparée du gros de l'Isle par une Rivière qui sort d'une Bayë un peu au dessus de l'endroit où nous nous trouvions. Ce fut avec une peine extrême que nous traversâmes cette Rivière ; sa profondeur nous exposa à périr une troisième fois. La Mer qui commençoit à se retirer nous permit enfin d'aller prendre ce que nous avions dans la Chaloupe, & de l'apporter dans l'Isle, ce fut pour nous une nouvelle fatigue, mais il n'y avoit pas à différer. Nous étions mouillés jusqu'aux os, tout ce que nous avions l'étoit aussi, comment en cet état pouvoir faire du feu ? nous en vîmes pour tant à bout après un tems considérable, il nous étoit plus nécessaire que tout autre secours, & quoiqu'il y eût déjà du tems que nous n'avions pris aucune nourriture, & que la faim dût nous presser ;

nous ne pensâmes à satisfaire ce besoin qu'après que nous nous fûmes un peu réchauffés.

Vers trois heures après midi le Canot vint à terre, avec six hommes seulement; la Mer étoit si grosse, qu'il n'étoit pas possible que plus de personnes s'y exposassent. Nous allâmes au devant, & prîmes toutes les précautions nécessaires pour le tirer à nous sans l'endommager: c'étoit notre unique ressource; sans ce Canot, nous n'aurions jamais pû aller chercher dans le Navire les Vivres que le Canonier avoit sauvés, ni ramener les dix-sept hommes qui étoient encore dans le Bord.

Personne n'osa pourtant entreprendre d'y aller ce jour là. Nous passâmes la nuit bien tristement. Le feu que nous avions fait n'avoit encore pû nous sécher, & nous n'avions rien qui pût nous servir de couverture dans une saison si rigoureuse. Le Vent nous paroissoit augmenter, & quoique le Navire fut

fort,

fort, ne
ons avoi
tenir ju
fer & qu
rissent n
les Vents
cit, & d
le Navir
l'avions
allèrent
vérent t
& qui a
plus à le
avoient
& qu'ils
quelque
gens y p
près de
faim cor
ellem

Nous
nécessair
re envi
pour ch
quelque
mis. Il

fort, neuf, & bien lié, nous croï-
 ons avoir lieu de craindre qu'il ne pût
 tenir jusqu'au lendemain sans se bri-
 ser & que ceux qui y étoient ne pé-
 rissent misérablement. Vers minuit
 les Vents diminuèrent, la Mer s'adou-
 cit, & dès la pointe du jour, voiant
 le Navire dans le même état où nous
 l'avions laissé, plusieurs Matelots y
 allèrent dans le Canot, ils y trou-
 vèrent tous nos gens en bonne fanté,
 & qui avoient passé la nuit beaucoup
 plus à leur aise que nous, puisqu'ils
 avoient eu de quoi boire & manger,
 & qu'ils étoient à couvert. On mit
 quelques Vivres dans le Canot, nos
 gens y passèrent, & on les amena au-
 près de nous fort à propos, car la
 faim commençoit à nous presser cru-
 ellement.

Nous prîmes donc ce qui nous étoit
 nécessaire pour un repas, c'est à di-
 re environ trois onces de viande
 pour chacun, un peu de boüillon &
 quelques légumes que nous y avions
 mis. Il falloit nous ménager, & ne-

pas nous exposer à manquer si tôt de Vivres. On envoya une seconde fois au Navire pour sauver les outils du Charpentier , du gaudron , ce qui étoit nécessaire pour racommoder la Chaloupe , une hache pour couper du bois , & quelques voiles pour cabanner. Tout cela nous fut d'un grand secours , & principalement les voiles , car il tomba la nuit près de deux pieds de Neige.

Le lendemain seize Novembre pendant que les uns allèrent à Bord chercher des Vivres , les autres travaillèrent à tirer la Chaloupe du sable & parvinrent à la mettre à sec par le moien d'une double calliorne. L'état où nous la trouvâmes nous fit voir combien nous avions été prêts de notre perte , & nous ne pouvions comprendre comment elle avoit pû nous amener à terre : nous employâmes tous nos soins à la remettre en état. Le vergue d'artimon qui étoit venue à la Côte nous servit à lui faire une quille. Nous fîmes l'étambot
avec

avec un
coupâme
deux bon
ches que
enfin elle
nous éto

Je ren
écrire la
rois bie
d'appren
n'intéref
qui suis

MON

avec un morceau de bois que nous coupâmes dans la Forêt, l'on fit les deux bordages du fond avec des planches que l'on alla chercher à Bord, enfin elle fut rétablie aussi bien qu'il nous étoit possible de le faire.

Je remets à une autre fois à vous écrire la suite de mon Naufrage; je serois bien aise avant de continuer, d'apprendre de vos nouvelles, elles n'intéressent personne plus que moi qui suis avec l'amitié la plus vive

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 13. Fevrier

1742.

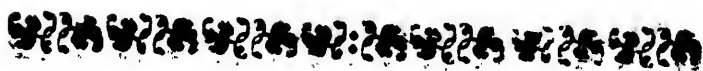


VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre Quatrième.

MON TRES CHER FRERE.

JE viens de recevoir votre Réponse, elle m'a fait un plaisir infini ; j'ai surtout été fort touché du récit que vous me faites de ce qui vous est arrivé dans les Campagnes d'Italie

lie &
 m'avez-
 tôt ? c'
 vous fa
 déplair
 prouve
 tout ce
 bien ai
 mon N
 tre ame
 vois dit
 une pre
 exagéré
 que j'ai
 pendan
 là qu'un
 me re
 que je
 mérite
 dant le
 tablisse
 faisons
 tre heu
 dique c
 dans m
 pruden

lie & de Hongrie ; pourquoi ne m'avez-vous pas envoieé ce detail plûtôt ? c'est un reproche que je puis vous faire , & qui sans doute ne vous déplaira point puisqu'il sert à vous prouver combien je suis sensible à tout ce qui vous regarde. Je suis bien aise que le commencement de mon Naufrage ait fait naître dans votre ame les sentimens que je vous avois dit qu'il devoit y exciter ; c'est une preuve que je ne me suis point exagéé les maux que j'ai soufferts & que j'ay vû souffrir aux autres. Cependant , mon cher frere , ce n'en est là qu'une légère ébauche ; & ce qu'il me reste à vous écrire passe ce que je vous ai dit jusqu'à présent , & mérite toute votre attention. Pendant le tems que l'on travailla au rétablissement de la Chaloupe , nous ne faisons qu'un repas dans vingt-quatre heures , encore étoit il plus modique que celui dont je vous ai parlé dans ma précédente ; il étoit de la prudence d'en agir de la sorte : Nous
n'a-

onse,
; j'ai
récit
vous
d'Ita-
lie

n'avions dans le Navire que pour deux mois de Vivres ; c'est la provision ordinaire que l'on fait en partant de *Québec* pour la France ; tout notre biscuit étoit perdu, & plus de la moitié de notre nourriture avoit été consumée ou gâtée pendant les onze jours que nous avons été à la Mer. Ainsi avec toute l'économie possible, nous n'avions que pour cinq semaines de Vivres. Ce calcul, ou si vous voulez cette réflexion, nous annonçoit notre mort au bout de quarante jours, carenfin il n'y avoit pas d'apparence que nous pussions avant ce tems trouver l'occasion de fortir de cette Isle déserte :

Les Navires qui passent aux environs de cet endroit sont tout à fait hors de portée d'appercevoir les signaux qu'on pourroit leur faire ; dailleurs de quelle ressource pouvoient-ils nous être ? nos provisions n'étoient que pour six semaines tout au plus, & ces Navires ne devoient passer que dans six ou sept mois :

Je

Je v
le cour
la Neig
semblo
faire so
combio
maux.
sible pa
autour,
somnia
suffisoie
nous ga
cette an
ce, qu'e
teur de
déjà sur
rades.

De p
trop fac
à les dis
fâmes n

Nous
est un e
du Nord
hiverno
Loup-M

Je vois approcher le desespoir, le courage étoit abbatû & le froid, la Neige, les Glaces, & la Maladie sembloient s'être réunis pour nous faire souffrir davantage. Nous succombions sous le poids de tant de maux. Le Navire devenoit inaccessible par les Glaces qui se formoient autour, le Froid nous causoit une insomnie continuelle, nos voiles ne suffisoient pas à beaucoup près pour nous garantir de la Neige qui tomba cette année là en si grande abondance, qu'elle couvrit la terre à la hauteur de six pieds; & la fièvre avoit déjà surpris plusieurs de nos Camarades.

De pareilles circonstances étoient trop fâcheuses pour ne pas chercher à les disposer autrement; aussi pensâmes nous à prendre un parti.

Nous sçavions qu'à *Mingan*, qui est un endroit situé à la *grande terre du Nord*, il y avoit des François qui hivernoient pour faire la Pêche de *Loup-Marin* dont ils font des huiles; il

il étoit presque sûr que nos en obtiendrions du secours ; mais la difficulté étoit de s'y rendre dans une telle saison ; toutes les Rivières étoient déjà glacées, la Neige couvroit la terre à la hauteur de trois pieds, & augmentoit tous les jours, & la route étoit fort longue, eût égard à la saison & à notre état, car il nous falloit faire quarante lieues pour gagner la Pointe d'en haut, ou du Nord-Ouest de l'Isle ; ensuite descendre quelque peu, & traverser enfin douze lieues de haute Mer.

Nous étions résolus à surmonter tous ces obstacles ; notre situation présente ne nous permettoit pas d'en craindre une plus affreuse, mais une réflexion nous arrêta quelque tems : Il étoit impossible que nous partissions tous pour *Mingan* ; & il falloit que la moitié de nos gens restassent dans cet endroit dont nous nous croions trop heureux de pouvoir nous éloigner, en nous exposant même aux plus cruels dangers.

DU
Il n'
parti à
dre à
bout d
pour q
à tout
tardem
possibil
pendan
tems au
Vivres
j'ajouta
chacun
ce à res
même
séparati
re ; &
disposer
partir l
du seco
dire qu
mens d
rer sur
j'en cél
& que
roient l

Il n'y avoit pourtant point d'autre parti à prendre, il falloit ou se résoudre à mourir tous en cet endroit au bout de six semaines, ou se séparer pour quelque tems. Je fis entendre à tout le monde que le moindre retardement nous mettroit dans l'impossibilité de suivre ce projet, que pendant ces irrésolutions le mauvais tems augmentoit, & que le peu de Vivres que nous avions se consumoit: j'ajoutai que je concevois bien que chacun devoit avoir de la répugnance à rester où nous étions, mais en même tems je représentai que cette séparation étoit absolument nécessaire; & que j'espérois que le Seigneur disposeroit le cœur des uns à laisser partir les autres pour aller chercher du secours; enfin je finis par leur dire qu'il falloit faire sécher les ornemens de la Chapelle; que pour attirer sur nous les lumières du St. Esprit j'en célébrerois la Messe le vingt-six, & que j'étois sûr que nos prières auroient l'effet que nous en attendions.

Chacun applaudit à ma proposition ; je dis la Messe du St. Esprit, & le même jour vingt quatre hommes s'offrirent à rester à condition qu'on leur laisseroit des Vivres, & qu'on leur promettrait sur l'Evangile de leur envoyer du secours aussitôt qu'on seroit arrivé à *Mingan*.

Je communiquai à mes Camarades que j'étois dans la résolution de rester avec les vingt-quatre hommes qui venoient de s'offrir à demeurer au Lieu du Naufrage, & que je tacherois de les aider à attendre patiemment le secours qu'on leur promettoit ; mais tout le monde s'opposa vivement à mon dessein, & l'on dit pour m'en détourner que sçachant la Langue du Pais, il falloit que j'accompagnasse ceux qui partoient, afin que si Messieurs de Fréneuse & de Senneville, venoient à mourir ou à tomber malades en chemin, je pûsse servir d'Interprête en cas que nous rencontrassions quelques Sauvages dans cette Isle ; ceux qui restoient exigèrent sur-

tout

tout que
soient in
role, &
arrivée
ne fût de
ceux qu
très-disp
louppe le
fible, m
ment dav
que sur c
Lorsque
tai à la p
fions au M
moien d
ctions du
livrer au
ner entie
vidence ;
dans un e
ter d'eux
ber dans
toit de la
sent ce qu
vres, quo
du secours

tout que je partisse ; ils me connois-
 soient incapable de manquer à ma pa-
 role, & ils ne doutoient pas qu'à mon
 arrivée à *Mingan* mon premier soin
 ne fût de les secourir ; ce n'est pas que
 ceux qui devoient partir ne fussent
 très-disposés à leur envoyer une Cha-
 louppe le plus tôt qu'il leur seroit pos-
 sible , mais ils comptoient apparem-
 ment davantage sur la foi d'un Prêtre
 que sur celle d'un simple Particulier.
 Lorsque la chose fut résolüe j'exhor-
 tai à la patience ceux que nous lais-
 sions au Naufrage ; je leur dis que le
 moïen d'attirer sur eux les bénédi-
 ctions du Ciel, c'étoit de ne point se
 livrer au desespoir, & de s'abandon-
 ner entièrement aux soins de la Pro-
 vidence ; qu'ils devoient s'entretenir
 dans un exercice continuel pour écar-
 ter d'eux la maladie, & ne point tom-
 ber dans le découragement ; qu'il é-
 toit de la prudence qu'ils ménageas-
 sent ce que nous leur laissions de Vi-
 vres, quoique j'espérasse leur envoyer
 du secours avant qu'ils fussent con-

sumés , mais qu' il valloit mieux en avoir de reste , que de risquer d'en manquer. Après leur avoir donné ces conseils , ceux qui devoient être du voiage songèrent à faire leur petit équipage ; & le vingt-sept, nous nous disposâmes à partir ; nous embrassâmes nos Compagnons qui nous souhaitèrent un heureux voiage & de notre côté nous leur témoignâmes combien nous desirions pouvoir bientôt les tirer de peine ; nous étions bien éloignés de penser que nous les embrassions pour la dernière fois ; cet adieu fut des plus tendres, & les larmes qui l'accompagnèrent étoient une espèce de presentiment de ce qui devoit nous arriver.

Treize se mirent dans le Canot, & vingt-sept dans la Chaloupe ; nous partîmes après midi & fîmes ce jour-là près de trois lieuës à la rame , mais nous ne pûmes toucher terre, & nous fûmes obligés de passer la nuit sur l'eau où nous enduremes un froid qu'on ne peut exprimer.

Le

DU
Le l
être pa
couchâ
nuit, il
prodigi

Le v
le Vent
traints p
tomber
de très-

Le t
obligea
matin, r
fimes bo
dont plu
vérent f

Le p
nous emp
& comm
de leur f
pouvoien
cuire un
geâmes a
lon : c' ét
notre dé
si bien tr

Le lendemain nous ne fîmes peut-être pas tant de chemin, mais nous couchâmes à terre, & une partie de la nuit, il nous tomba sur le corps une prodigieuse quantité de Neige.

Le vingt-neuf nous eûmes encore le Vent contraire, & nous fîmes contraints par la Neige qui continuoit à tomber en abondance, d'aller à terre de très-bonne heure.

Le trente, le mauvais tems nous obligea d'arrêter à neuf heures du matin, nous descendîmes à terre, & fîmes bon feu pour cuire des Poix dont plusieurs de nos gens se trouvèrent fort incommodés.

Le premier Décembre les Vents nous empêchèrent de remettre à l'eau, & comme nos Matelots se plaignoient de leur foiblesse, & disoient qu'ils ne pouvoient plus ramer, nous fîmes cuire un peu de viande que nous mangeâmes après en avoir pris le bouillon : c'étoit la première fois depuis notre départ que nous nous étions si bien traités : les autres jours nous

ne mangions chacun qu'un peu de Moruë sèche & cruë, ou bien de la colle que nous faisons avec de la farine & de l'eau. Le deux matin, les Vents s'étant jettés au Sud-Est, nous mîmes à la voile, & fîmes assez de chemin; vers midi nous nous joignîmes au Canot pour manger tous ensemble: notre joie étoit extrême de voir le beau tems continüer, & les Vents devenir de plus en plus favorables à notre route; mais cette joye ne dura guères, & fit place à la consternation la plus affreuse. Après nôtre repas nous continuâmes à marcher, le Canot alloit mieux que nous à la rame, mais à la voile nous avions l'avantage sur lui; le Vent s'étoit élevé vers le soir, & avoit tant-soit-peu tourné; nous crûmes devoir tenir le Large pour doubler une Pointe que nous apercevions, & nous fîmes signe au Canot de nous suivre; mais il se laissa affaler à terre & nous le perdîmes de vue.

Nous trouvâmes à cette Pointe une
Mer

Mer affr
pas des
la doub
& après
cela nou
qui étoi
Mer bri
il y fut
périt, &
velles qu
le verrez
Quand
nous che
nuit étoi
pûmes d
Mer éto
pés, &
deux lie
Ance de
pleines v
mes sans
sitôt nou
de montr
là, mais
puisqu'il
Lorsq

Mer affreuse, & quoique le Vent ne fût pas des plus forts, nous ne pûmes la doubler qu'avec bien de la peine, & après avoir pris beaucoup d'eau; cela nous fit trembler pour le canot qui étoit tout près de la terre où la Mer brisée toujours plus qu'au Large, il y fut battu si cruellement, qu'il y périt, & nous n'en n'eûmes de nouvelles qu'au Printems, comme nous le verrez par la suite de ma Relation. Quand nous eûmes passé la Pointe, nous cherchâmes à aborder, mais la nuit étoit trop avancée, & nous ne pûmes d'abord en venir à bout: la Mer étoit bordée de Rochers escarpés, & fort hauts pendant près de deux lieuës, & voiant au bout une Ance de sable, nous y donnâmes à pleines voiles, & nous y débarquâmes sans nous mouïller beaucoup. Aufsitôt nous allumâmes un grand feu afin de montrer au Canot que nous étions là, mais cette précaution fut inutile puisqu'il avoit été brisé.

Lorsque nous eûmes mangé un

peu de colle , chacun de nous s'enveloppa dans sa couverture & passa la nuit auprès du feu. A dix heures le tems se couvrit, la Neige tomba fort abondamment jusqu'au lendemain, & comme le feu la faisoit fondre nous nous en trouvâmes si fort incommodés , que nous aimâmes mieux nous exposer au froid , que de reposer dans l'eau.

Vers minuit, les vents devinrent si violents , que notre Chaloupe qui étoit à une fort petite distance de terre aiant chassé sur son ancre, vint en Côte où elle manqua d'être brisée. Les deux hommes qui étoient dedans s'éveillèrent, & se mirent à crier de toute leur force, nous y courrûmes aussitôt ; le Capitaine & moi nous jettâmes à terre ce que nous pûmes sauver de notre équipage, les autres ramassoient ce que nous jettions & le portoient à une distance qu'ils croioient inaccessible au Flus ; mais la Mer devint si furieuse, que dans son Reflus elle auroit tout emporté ce que
nous

nous v
marade
porter
avoient
Cela ne
à tirer
qu'elle
flots ; l
mettre
nous n'
dix heu
maltrait
tion co
au lende
fimes d
des , en
morceau
tigue qu
la nuit.
& tous
l'aider t
choses e
gens fur
not, ma
vain que
dans cet

nous venions de sauver, si nos Camarades n'avoient eû soin de transporter à trois différentes fois ce qu'ils avoient crû sauver dès la première. Cela ne suffisoit pas ; il falloit songer à tirer notre voiture, & empêcher qu'elle ne pût être emportée par les flots ; la peine que nous eûmes à la mettre à sec n'est pas concevable, & nous n'en vinmes à bout que vers les dix heures du matin ; elle étoit fort maltraitée & demandoit une réparation considérable. Nous remîmes au lendemain, à la racommoder, nous fîmes du feu pour sécher nos hardes, ensuite nous mangeâmes un morceau pour nous rétablir de la fatigue que nous avions essuïée toute la nuit. Dès le matin le Charpentier & tous ceux qui étoient en état de l'aider travaillèrent à remettre les choses en état, & une partie de nos gens furent à la découverte du Canot, mais inutilement, & ce fut en vain que nous restâmes plusieurs jours dans cet endroit pour en apprendre

des nouvelles. La veille de nôtre départ , nous tuâmes deux Renards qui nous aidèrent à ménager nos provisions ; dans une situation pareille à la nôtre il falloit profiter de tout , aussi la crainte de mourir de faim nous empêcha-t'-elle de laisser échapper aucune occasion de prolonger notre vie.

Le sept au mois , nous partîmes dès la pointe du jour , avec un petit vent favorable qui nous fit faire assez de chemin ; Vers dix heures nous mangeâmes nos deux Renards , cinq heures après le tems se couvrit , & le Vent augmentant avec la Mer, il fallut chercher un Havre , mais il n'y en avoit point. Nous fûmes donc obligés de tenir le Large & de mettre nos voiles au Vent pour nous soutenir. La nuit avançoit , une Pluyë mêlée de Grêle qui survint tout-à-coup eut bientôt fermé le jour , le Vent nous pouffoit avec une telle véhémence que l'on avoit peine à gouverner , & nôtre Chaloupe avoit eû trop

DU
trop c
souten
fallut
ctures.

Au
jettés c
tourme
pas poi
ment ;
dans au
augmen
tre Cha
lemmer
nous cr
une heu

Nous
tant à l
chargé
l'instan
nous fir
trouvân
te circo
plus no
étoient
les se b
puis no

trop d'affaires pour être en état de soutenir contre un pareil tems. Il fallut cependant céder aux conjonctures.

Au fort du danger nous fûmes jettés dans une Baye où le Vent nous tourmentoit encore , & où il n'étoit pas possible de trouver un débarquement ; notre ancre ne pouvoit tenir dans aucun endroit , le mauvais tems augmentoit à chaque minute , & notre Chaloupe aiant été poussée violemment contre quelques Battures , nous crûmes que nous n'avions pas une heure à vivre.

Nous essaïames pourtant , en jetant à la Mer une partie de ce qui chargeoit la Chaloupe , de retarder l'instant de notre perte. A peine avions-nous fini cet ouvrage, que nous nous trouvâmes environnés de Glaces ; cette circonstance redoubloit d'autant plus notre crainte , que ces Glaces étoient furieusement agitées, & qu'elles se brisoient contre nous ; je ne puis nous apprendre où elles nous pouf-

pouffèrent, mais je n'exagérerai point en vous disant que les divers mouvemens qui nous agitèrent pendant cette nuit sont au-dessus de toute expression. L'obscurité augmentoit l'horreur de notre état, chaque coup de Vent sembloit nous annoncer notre mort ; j'exhortois tout le monde à ne pas desespérer de la Providence, & en même tems à se mettre en état d'aller rendre compte à Dieu d'une vie qu'il ne nous avoit accordée que pour le servir, & je leur représentai qu'il étoit le maître de nous l'ôter quand il lui plairoit.

Enfin le jour parut, & nous tachâmes de gagner entre les Roches le fond de la Baye où nous fûmes un peu plus tranquilles ; chacun de nous se regardoit comme échappé des portes du Trépas & rendit grace à la Main toute puissante qui nous avoit conservés au milieu du danger le plus éminent.

Quelques efforts que nous fissions, nous ne pûmes approcher terre :

l'eau

DU
l'eau é
Chalou
nous f
re de n
sieurs
partou
avons
& de la
Après a
nous se
afin de
quelqu
suite de
drai pas
toute l'a

MON

De Paderb

l'eau étoit trop basse pour porter la Chaloupe ; il fallut jeter l'ancre , & nous fûmes obligés pour aller à terre de nous mettre dans l'eau en plusieurs endroits jusqu'à la ceinture , & partout jusqu'à la jarretière. Nous avions porté avec nous la chaudière , & de la farine pour faire de la colle. Après avoir pris quelque nourriture, nous songeâmes à sécher nos habits, afin de partir le lendemain. Dans quelque jours je vous marquerai la suite de notre desastre, & je n'attendrai pas votre Réponse ; Je suis avec toute l'amitié possible

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 23. Fevrier

1742.

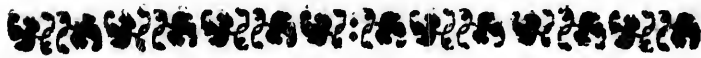


VOYAGES

ET

NAUFRAGE

DU R. P. CRÉPEL.



Lettre Cinquième.

MON TRÈS CHER FRÈRE,

IL n'y a pas huit jours que je vous écrivis ma quatrième Lettre, je me souviens que je vous promis sur la fin que je ne tarderois pas à vous envoyer la cinquième, je vous tiens

pa-

VOY

parole

Le F

la Nuit

cée, &

côtés,

quelque

le Froic

en jour

nous n'

prendre

de chose

tées à la

vres aup

des Caba

branches

moi étio

re de les

elle une

Matelots

nous; &

mettre le

où perfo

présence

une préc

prévenir

pû naître

parole & je continuë ma Relation.

Le Froid augmenta si fort pendant la Nuit , que toute la Baye fut glacée , & notre Chaloupe prise de tous côtés , envain espérames-nous que quelque coup de Vent la détacheroit, le Froid devint plus violent de jour en jour , les Glaces se fortifièrent , & nous n'eûmes point d'autre parti à prendre que de mettre à terre le peu de choses qui n'avoient pas été jetées à la Mer , & d'apporter nos Vivres auprès de nous. Nous fîmes des Cabanes que nous couvrîmes de branches de Sapin ; le Capitaine & moi étions assez au fait de la manière de les construire, aussi la nôtre fut-elle une des plus commodes : Les Matelots élevèrent la leur à côté de nous ; & nous construîmes pour mettre les Vivres , un petit endroit où personne ne pouvoit entrer qu'en présence de tous les autres. C'étoit une précaution nécessaire , & pour prévenir les soupçons qui auroient pû naître contre ceux qui en auroient eû

vous
e , je
romis
à vous
s tiens
pa-

eût la direction, & pour empêcher que quelqu'un ne consumât en peu de jours ce qui devoit nourrir longtemps plusieurs personnes.

Voici quels étoient les meubles des Appartemens que nous nous étions construits : Le pot de fer dans lequel on faisoit chauffer la gaudron nous servoit de chaudière ; nous n'avions qu'une seule hache, encore manquions-nous de pierre propre à l'affiler ; & pour tout préservatif contre le froid, nous n'avions que nos habits & des couvertures à demi brûlées. Un de ces meubles venant à nous manquer, il falloit nécessairement périr. Sans le pot il nous étoit impossible de rien faire cuire pour nous sustenter, sans la hache nous ne pouvions avoir de bois pour faire du feu, & sans nos couvertures toutes mauvaises qu'elles étoient il n'y avoit pas moyen de résister pendant la nuit au froid excessif qu'il faisoit.

Cet état est bien affreux, me direz-vous, & l'on n'y peut rien ajouter ;

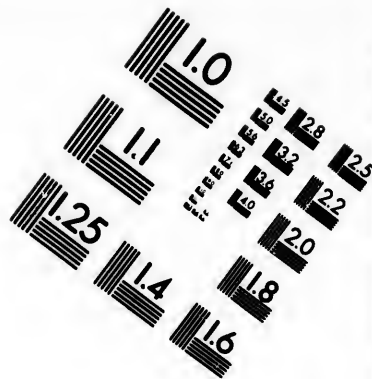
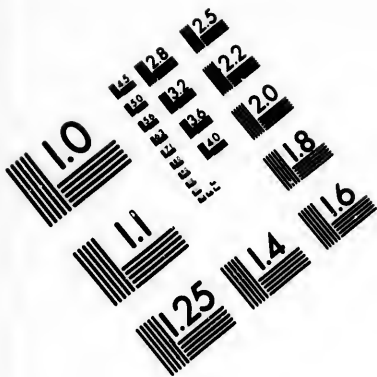
ter ; pa
car da
tra inc
menter
coup à
ver au
fuis vû

Tou
pouvoir
la fin du
que les
pouvoir
ver not
pouvoir
dans cet
flatter qu
aucun.
étoit néc
ce que n
régler la
qu'ils pu
Nous ré
ture de
tin nous
Neige fo
pour avo

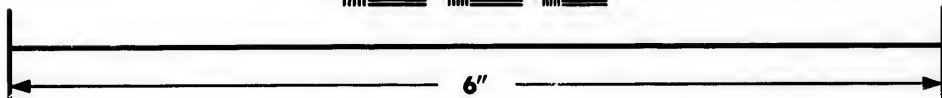
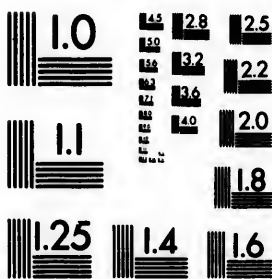
ter; pardonnez-moi mon cher frère, car dans quelque tems il vous paroîtra incroyable, son horreur doit augmenter à chaque ligne, & j'en ai beaucoup à vous écrire avant que d'arriver au comble de la misère où je me suis vû réduit.

Toute notre ressource étoit de pouvoir prolonger nos jours jusqu'à la fin du mois d'Avril, & d'attendre que les Glaces fussent fonduës afin de pouvoir avec notre Chaloupe achever notre Voiage : le hazard seul pouvoit nous apporter du secours dans cet endroit, ç'auroit été nous flatter que d'espérer qu'il nous en vînt aucun. Dans cette conjoncture il étoit nécessaire d'examiner mûrement ce que nous avions de Vivres, & d'en régler la distribution de telle sorte, qu'ils pussent durer jusqu'à ce tems. Nous réglâmes donc notre Nourriture de la manière suivante : le matin nous faisons bouillir dans de la Neige fonduë deux livres de farine pour avoir de la colle ou de la bou-





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

0
16
18
20
22
25
28
32
36
40

10
11
12
15
18
20

lie à l'eau ; le soir nous cuisions de la même façon environ le même poids de viande ; nous étions dix-sept, & par conséquent chacun de nous avoit environ quatre onces de nourriture par jour. Il n'étoit pas question de pain ni d'autre chose. Une fois la semaine seulement nous mangions des Poix au lieu de viande ; & quoique nous n'en prissions chacun que plein un cueilliére à bouche ; c'étoit en vérité le meilleur de nos repas. Ce n'étoit pas assez d'avoir fixé la quantité de la nourriture que nous devions prendre ; il falloit encore régler quelles seroient nos occupations. Nous entreprîmes Léger, Basile, & moi de couper quelque tems qu'il fût, tout le bois nécessaire ; quelques uns se chargèrent de le porter ; & d'autres s'offrîrent à écarter la Neige, ou plutôt à en diminuer l'épaisseur sur la route que nous prendrions pour aller dans la Forêt.

Vous serez peut-être surpris de ce que je me chargeai de couper le bois,

cet

cet ex
pour
qu'il e
avez
faisan
lents
passag
feroit
dans l
cileme
je dois
eû la
traorc
fenti a
vre ;
surpri
tous l
effort
Neige
qu'à l
la seul
vions
se tro
fort b
de Ne
de ha

ons de
e poids
pt, &
s avoit
riture
on de
fois la
ngions
quoi-
in que
c'étoit
repas.
fixé la
e nous
ore ré-
ations.
ile, &
s qu'il
elques
er; &
Neige,
aifleur
drions
de ce
e bois,
cet

cet exercice ne vous semble pas fait pour moi, & peut-être croiez-vous qu'il est au dessus de mes forces; vous avez raison dans un sens; mais en faisant réflexion que les exercices violents ouvrent les pores, & donnent passage à quantité d'humeurs qu'il seroit dangereux de laisser croupir dans le sang, vous comprendrez facilement que c'est à ces exercices que je dois ma conservation, j'ai toujours eû la précaution de me fatiguer extraordinairement lorsque je me suis senti appésenti, ou attaqué de la fièvre; & surtout lorsque j'ai crû être surpris du mauvais air. J'allois donc tous les jours au Bois, & malgré les efforts que l'on faisoit pour écarter la Neige, nous y entrions souvent jusqu'à la ceinture. Ce n'étoit point là la seule incommodité que nous recevions dans cet exercice: les bois qui se trouvoient à notre portée étoient fort branchus, & tellement chargés de Neige, qu'aux premiers coups de hache, elle abbattoit celui qui les

avoit donnés, nous étions tous trois alternativement abbatus, & souvent nous tombions chacun deux ou trois fois; alors nous continuions l'ouvrage, & quand par des secouffes réitérées l'arbre se trouvoit déchargé de neige, nous l'abbattions, le mettions en pièces, & revenions tous les trois à la Cabanne avec chacun notre charge: pour lors nos Camarades alloient chercher le reste, ou plutôt ce qu'il en falloit pour toute la journée; Nous trouvions ce métier là bien dur, mais il falloit absolument le faire, & quoique la fatigue fût extrême, il y avoit tout à craindre si nous négligions de la prendre avec la même assiduité; elle augmentoit de jour en jour, car à force d'abbattre du bois, nous étions obligés d'en aller chercher plus loin, & conséquemment de frayer une route plus longue. Nôtre foiblesse devenoit plus grande à proportion que notre travail étoit plus fort. Des branches de Sapin jettées indifféremment

D
ment
mine
pas de
mée &
yeux
pour c
vions a
un flû
pas un
aux M
deux i
venir;
la cauf
auroit
tile de
quand
ver au

Le
fimes
pelle,
vin, je
Noel,
le fut
discour
patien
ralelle

ment nous servoient de lit, la Vermine nous rongeoit, car nous n'avions pas de quoi changer de linge, la fumée & la Neige nous causoient aux yeux des douleurs incroyables, & pour comble de maux nous ne pouvions aller à la selle, & nous avions un flux d'urine qui ne nous donnoit pas un moment de relâche. Je laisse aux Médecins à examiner d'où ces deux incommodités pouvoient provenir; quand nous en aurions scû la cause, cette connoissance ne nous auroit servi de rien; il est assez inutile de découvrir le source d'un mal quand on n'est pas à portée d'y trouver aucun remède.

Le vingt-quatre Décembre, nous fîmes sécher les ornemens de la Chapelle, nous avions encore un peu de vin, je le fis dégeler, & le jour de Noël, je célébrai la Messe; lorsqu'elle fut finie, je prononçai un petit discours pour exhorter nos gens à la patience. C'étoit une espèce de parallèle de ce qu'avoit souffert le Sauveur

veur du Monde , avec ce que nous souffrions ; & je finis en leur recommandant d'offrir leurs peines au Seigneur , & en les assurant que cette offrande étoit un titre pour en obtenir la fin & la récompense. On exprime beaucoup mieux les maux que l'on sent que ceux qu'on voit sentir aux autres. Mon discours eut l'effet que j'en attendois , chacun reprit courage , & se résigna à souffrir jusqu'à ce qu'il plairoit à Dieu de nous appeler à lui , ou de nous tirer du danger.

Le premier Janvier une Pluie considérable qui tomba tout le jour , & dont il nous fut impossible de nous garantir , nous mit dans le cas de nous coucher tout mouillés , & la nuit un Vent de Nord très violent nous gêla pour ainsi dire dans notre Cabane , brisa toutes les Glaces de la Baye , & les emporta avec notre Chaloupe ; un nommé Foucault nous apprit cette triste nouvelle par un grand cris , nous cherchâmes inutilement à découvrir
l'en-

D
l'endr
poussé
tion ;
à notr
te esp
sentoit
voiois
notre
ger to
de nou
au pie
voulon
pour
inutile
puisqu
qu'ils
le situ
le plus
verse
gnant
sible a
ser qu
être a
J'e
forces
tions

l'endroit où la Chaloupe avoit été poussée, jugez de nôtre consternation; cet accident mettoit le comble à notre infortune, & nous ôtoit toute espérance de la voir finir; j'en sentoïis toutes les conséquences; je voïois le desespoir s'emparer de tout notre monde; les uns vouloient manger tout d'un coup ce que nous avions de nourriture & aller ensuite mourir au pied d'un arbre; les autres ne vouloient plus travailler, & disoient pour justifier leurs refus qu'il étoit inutile de prolonger leurs peines, puisqu'il n'y avoit plus d'apparence qu'ils pussent éviter de mourir. Quelle situation, mon cher frère, le cœur le plus barbare en seroit touché, je verse des larmes en vous la dépeignant, & je vous connois trop sensible aux maux des autres pour penser que nous lisiez ma Lettre sans en être attendri;

J'eus besoin de rapeller toutes mes forces pour m'opposer aux résolutions de mes Camarades; les meil-

leurs raisons que je leur alléguois, sembloient les impatienter, & leur faire sentir d'avantage le tristesse de leur état. La douceur avec laquelle j'espérois pouvoir les détourner de leur dessein ne produisant aucun effet, je pris un ton que mon Caractère autho- risoit ; je leur dis avec une force dont ils furent surpris, que

„ Dieu étoit sans doute irrité contre
 „ nous, qu'il mesuroit les maux qu'il
 „ nous envoioit, aux crimes dont
 „ nous nous étions autrefois rendus
 „ coupables ; que ces crimes étoient
 „ sans doute bien énormes, puis-
 „ que la punition en étoit des plus ri-
 „ goureuses, & que le plus grand
 „ de tous étoit notre desespoir qui,
 „ s'il n'étoit bientôt suivi du repen-
 „ tir, deviendroit irrémissible. Que
 „ sçavez-vous, mes frères, continu-
 „ ai-je, si vous ne touchés pas à la
 „ fin de votre pénitence ? le tems des
 „ plus grandes souffrances est celui
 „ de la plus grande miséricorde :
 „ ne vous en rendez pas indignes par

„ VOS

„ vos
 „ du C
 „ veug
 „ Créa
 „ vous
 „ lez p
 „ des
 „ voye
 „ des
 „ fans
 „ cides
 „ des
 „ ne cr
 „ dans
 „ born
 „ donc
 „ accor
 „ sein
 „ vous
 „ dus
 „ penc
 „ vous
 „ ames
 „ Dieu
 „ mon
 „ dron

„ vos murmures; le premier devoir
 „ du Chrétien est de se soumettre a-
 „ veuglement aux ordres de son
 „ Créateur; & vous, Cœurs rebelles,
 „ vous voulez lui résister, vous vou-
 „ lez perdre en un instant le fruit
 „ des maux que Dieu ne vous en-
 „ voye que pour vous rendre dignes
 „ des biens qu'il destine à ses En-
 „ fans; vous voulez devenir homi-
 „ cides; & pour vous soustraire à
 „ des souffrances passagères, vous
 „ ne craignez pas de vous précipiter
 „ dans des tourmens qui n'ont de
 „ bornes que l'Eternité. Suivez
 „ donc votre criminelle résolution,
 „ accomplissez votre horrible des-
 „ sein, j'ai fait mon devoir; c'est à
 „ vous à penser que vous êtes per-
 „ dus pour toujours. J'espère ce-
 „ pendant, ajoutai-je, que parmi
 „ vous, il y aura du moins quelques
 „ ames assez attachées à la Loi de leur
 „ Dieu, pour avoir égard à ma re-
 „ montrance, & qu'elles se join-
 „ dront à moi pour lui offrir leurs

„ peines , & pour lui demander la
 „ force de les soutenir.

Lorsque j'eus fini, je voulus me retirer , mais tous nos gens m'arrê-
 rent, & me prièrent de leur pardon-
 ner l'excès du desespoir dans lequel ils
 étoient tombés, ils me promirent en
 versant un torrent de larmes , qu'ils
 n'irriteroient plus le Ciel par leurs
 murmures ou leur impatience , &
 qu'ils alloient redoubler leurs efforts
 pour se conserver une vie qu'ils re-
 connoissoient tenir de Dieu seul , &
 dont ils n'étoient pas maitres de dis-
 poser. A l'instant chacun reprit son
 occupation ordinaire ; je fus dans la
 Forêt avec mes deux Camarades , &
 les autres, lorsque nous fûmes revenus,
 allèrent chercher le bois que nous
 avions coupé. Quand tout le mon-
 de fut rassemblé je dis qu'ayant enco-
 re du vin pour deux ou trois Messes,
 il étoit à propos d'en célébrer une
 pour demander au St.Esprit les forces
 & les lumières dont nous avions be-
 soin. Le Tems s'éclaircit le cinq de
 Jan-

Janvier
 re la M
 Mr. Van
 me fort
 cault, n
 lution q
 découve
 beaucoup
 pour le
 Dans qu
 on aime
 l'amour
 vec la vi
 heures e
 tis, lorsq
 air de sa
 avoient
 nous ap
 fut pas
 qu'après
 heure av
 perçu a
 bane, &
 étant en
 graisse
 qu'ils ap

ander la
s me re-
n'arrêté-
pardon-
lequel ils
furent en
, qu'ils
ar leurs
ce, &
s efforts
u'ils re-
seul, &
de dif-
eprit son
s dans la
ades, &
revenus,
ne nous
le mon-
nt enco-
Messes,
rer une
es forces
ions be-
cing de
Jan-

Janvier ; je choisîs ce jour-là pour dire la Messe ; j'avois à peine fini , que Mr. Vaillant, & le Maître-Valet homme fort & vigoureux nommé Foucault, nous communiquèrent la résolution qu'ils avoient prise d'aller à la découverte de la Chaloupe. Je louai beaucoup leur zèle de s'exposer ainsi pour le salut de leurs Compagnons. Dans quelque situation que l'on soit on aime toujours à s'entendre louer ; l'amour propre ne nous quitte qu'avec la vie. Il n'y avoit pas encore deux heures que ces hommes étoient partis, lorsqu'on les vit revenir avec un air de satisfaction qui fit croire qu'ils avoient quelque bonne nouvelle à nous apprendre ; cette conjecture ne fut pas fautive , car Mr. Vaillant dit qu'après avoir marché pendant une heure avec Foucault, ils avoient aperçu au bord du Bois une petite Cabane, & deux Canots d'écorce, qu'y étant entrés, ils y avoient trouvé de la graisse de Loup-Marin, & une hache qu'ils apportoit, & que l'impatien-

ce d'annoncer cette nouvelle à leurs Camarades les avoit empêchés d'aller plus loin. J'étois dans le Bois lorsqu'ils revinrent, le Sr. de Senneville accourrut pour m'annoncer la découverte que Mr. Vaillant & Foucault venoient de faire; je me dépêchai de retourner à la Cabanne, & je priai nos deux hommes de me détailler ce qu'ils avoient vû: ils me répétèrent tout ce qu'ils avoient dit aux autres; chaque mot répendoit l'espérance & la joye dans mon cœur. Je saisis cette occasion pour exalter les soins de la Providence sur ceux qui s'y abandonnent entièrement, & j'exhortai tout le monde à rendre grace à Dieu de la faveur qu'il venoit de nous faire: Plus on est près du précipice, & plus on a de reconnoissance envers son Libérateur; vous pouvez penser si la nôtre fut vive: peu de jours auparavant nous nous croions perdus sans ressource, & lorsque nous desespérons de recevoir aucun secours, nous apprenions qu'il y avoit des Sauvages dans

dans l'Is
ils pour
reviend
prendre
Cett
courage
ils parti
cette co
miers su
ver not
ne fut p
un peu
il l'appen
nant ils t
une mall
avons j
dont je
Le di
froid ;
pour tâc
pe en su
ces ; &
rendant
tagne ; i
rer à bon
venus à

e à leurs
és d'aller
tois lors-
enneville
a décou-
cault ve-
nai de re-
priaï nos
tailler ce
pétèrent
x autres;
rance &
âisis cet-
soins de
y abban-
exhortai
te à Dieu
nous fai-
cipice, &
te envers
t penser si
urs aupa-
rdus sans
desespé-
urs, nous
Sauyages
dans

dans l'Isle, & que vers la fin de Mars, ils pourroient nous secourir lorsqu'ils reviendroient à leur Cabane pour reprendre leurs Canots.

Cette découverte renouvela le courage de ceux qui l'avoient faite ; ils partîrent le lendemain, remplis de cette confiance que donnent les premiers succès ; ils comptoient retrouver notre Chaloupe, leur espoir ne fut pas trompé ; car après avoir fait un peu plus de chemin que la veille, il l'appercûrent au Large, & en revenant ils trouvèrent & prirent avec eux une malle pleine de hardes que nous avions jettée à l'eau dans cette nuit dont je vous ai parlé.

Le dix, quoique le tems fut très-froid ; nous allâmes tous ensemble pour tâcher de mettre notre Chaloupe en sûreté, mais étant pleine de glaces ; & celles qui l'environnoient la rendant semblable à une petite montagne, il nous fut impossible de la tirer à bord ; cent hommes n'en seroient venus à bout que très-difficilement, enco-

encore plusieurs auroient-ils risqué de périr dans cette entreprise. Cet obstacle ne nous causa pas beaucoup de chagrin ; il y avoit apparence que ceux aux quels appartenoient les deux Canots avoient une Chaloupe ; ou bien un autre Bâtiment avec lequel ils avoient traversé, & nous comptions en profiter. Nous reprîmes donc la route de notre Cabanne, à peine eûmes-nous fait cinquante pas que le froid faisoit Maître Foucault au point de l'empêcher de marcher ; nous fûmes obligés de le porter, & lorsqu'il fut dans la Cabane il rendit son ame à Dieu.

Le vingt-trois, notre Maître-Charpentier succomba à la fatigue ; il eut le tems de se confesser ; & mourut en vrai Chrétien.

Quoique beaucoup de nos gens eussent les jambes enflées, nous n'en perdîmes aucun depuis le vingt-trois Janvier jusqu'au seize Février ; l'attente de la fin de Mars nous soutenoit, & nous croions déjà voir arriver ceux

de

De Paderbo

de qui nous espérons notre salut; mais Dieu ne vouloit pas que tous profitassent du secours qu'il nous destinoit, les desseins de sa Providence sont impénétrables; & quoique les effets nous en soient contraires; nous ne pouvons sans blasphème les accuser d'injustice; ce que nous appellons mal est souvent un bien selon les vûes de notre Créateur; & soit qu'il nous récompense, ou nous punisse, soit qu'il nous éprouve par l'infortune ou par la prospérité, nous lui devons toujours des remerciemens.

Adieu; mon cher frère, j'attens de vos nouvelles; ma Lettre est assez longue: je veux vous laisser me plaindre quelque tems; c'est un droit que je crois pouvoir exiger de votre amitié.

Je suis & serai toujours

MON CHER FRERE

Voire très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

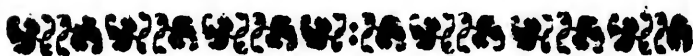
De Paderborn le 28. Fevrier

1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre Sixième.

MON TRES CHER FRERE.


JE comptois recevoir de vos nouvelles le quinze ou le dix-huit de ce mois tout au plus tard ; nous sommes au vingt-cinq, & je n'entends point parler de vous : votre façon de pen-

penfer
de croi
du refr
ce ; j'ai
avez ét
dispens
que je
votre fi
me fois

Je fi
vous éc
étions a
soutenu
tôt finir
avoit ré
cher fré
aujourd

Le fé
Capitai
l'Extrém
après ,
se confé
résignat

Vers
mé Gir
Nature



penſer pour moi ne me permet pas de croire que ce retard ſoit cauſé par du refroidiſſement ou de l'indifférence ; j'aime mieux croire que vous en avez été empêché par des affaires indispensables, & pour vous montrer que je ne vous fais pas un crime de votre ſilence, je me mets une troiſième fois en avance avec vous.

Je finis la dernière Lettre que je vous écrivis par vous dire que nous étions au commencement de Février ſoutenus par l'eſpérance de voir bientôt finir nos peines, mais que Dieu en avoit réſolu autrement ; & c'eſt, mon cher frère ce que je veux vous écrire aujourd'hui.

Le ſeize, le Sr. de Freneuſe notre Capitaine mourut après avoir reçu l'Extrême-Onction. Quelques heures après, le nommé Jérôme Boſſeman ſe confeſſa, & quitta cette vie avec une réſignation admirable.

Vers le ſoir un jeune homme nommé Girard paya le même tribut à la Nature : il y avoit pluſieurs jours qu'il

os nou-
t-huit de
d ; nous
entends
façon de
pen-

se dispoſoit à paroître devant Dieu ; un mal de jambes qui lui venoit de s'être chauffé de trop près, l'avoit fait penſer à mettre ordre à ſa conſcience ; je l'aidai dans ce travail : il fit une confeſſion générale, & le repentir qu'il me parut avoir de ſes fautes me fait croire qu'il en a mérité le pardon.

Notre Maître-Cannonier tomba la nuit ſuivante dans une foibleſſe dont il ne revint pas. Enfin un nommé Robert Boſſeman fut attaqué de la maladie qui avoit emporté les autres ; j'eus ſoin de le diſpoſer à faire abjuration ; il étoit Calviniſte, & je vous avouë qu'il ne me fut pas aisé de le rendre Catholique : heureuſement la bonté de la Cauſe que je deffendois me tint lieu des talens néceſſaires pour la deffendre ; les Prétendus-Réformés ſont bien inſtruits, il faut en convenir ; je fus vingt-fois étonné des raifonnemens de ce Robert ; quel dommage que le fondement du Calviniſme ſoit appuié ſur un faux principe ! je m'explique , quel dommage que les Cal-

vini-

vinifte
nion
ne def
ſe, pui
ſemen
Enf
lut évi
dans u
Le vin
tion, r
recevo
des m
celle-c
quelqu
ge à. c
doute
Morts
quions
les alle
tre ſitu
de pen
pas de
qui po
ſez cor
ou plu
exceſſi

Dieu ;
noit de
voit fait
science ;
fit une
tir qu'il
mé fait
rdon.

omba la
sse dont
mé Ro-
la ma-
autres ;
re abju-
je vous
isé de le
ment la
dois me
pour la
éformés
nvenir ;
raisonne-
ommage
sme soit
je m'ex-
les Cal-
vini-

vinistes ne soient pas de la Communion Romaine ! Avec quels succès ne deffendroient-ils pas la bonne Cause, puisqu'ils soutiennent si vigoureusement la mauvaise.

Enfin le Sr. Robert comprit & voulut éviter le danger qu'il y a à mourir dans une autre Croiance que la nôtre. Le vingt-quatre Fevrier il fit abjuration, répéta sa profession de foi, & alla recevoir dans une meilleure vie le prix des maux qu'il avoit soufferts dans celle-ci. A mesure qu'il nous mourroit quelqu'un, nous le mettions dans la neige à côté de la Cabane ; il y avoit sans doute de l'imprudence à déposer nos Morts si près de nous, mais nous manquions de courage & de force pour les aller porter plus loin : d'ailleurs notre situation ne nous permettoit pas de penser à tout, & nous ne croyions pas devoir craindre le voisinage de ce qui pouvoit nous apporter un air assez corrompu pour avancer notre fin ; ou plutôt nous pensions que le froid excessif qui dominoit empêcheroit la

corruption de produire sur nous aucun de ces effets qu'il auroit été naturel d'en craindre dans une autre saison.

Tant de morts arrivées en si peu de tems répandirent l'allarme partout. Quelque malheureux que soit un homme, il n'envisage qu'avec horreur le moment qui doit mettre fin à ses peines, en le privant de la vie. Les uns regrettoient leurs Femmes & leur Enfans, & pleuroient sur l'état de misère dans le quel leur mort plongeroit leur Famille, les autres se plaignoient au Ciel de se voir enlever à la vie dans un age où l'on commence seulement à en jouïr; quelques-uns sensibles aux charmes de l'Amitié, attachés à leur Patrie, & destinés à des Etablissmens également agréables & avantageux jettoient des cris qu'il étoit impossible d'entendre sans verser des larmes: chaque mot qu'ils prononcoient me perçoit le cœur; à peine me restoit-il la force de les consoler: je joignis d'abord

mes

mes la
sans in
solatio
Il y a
parti;
conver
effets c
Les ob
doient
je cond
vouloir
impose
elle ser
sensible
Les
nous m
être pl
voir m
de les f
des tre
avoit é
vingt-q
pour le
nous;
fatigué
rongés

mes larmes aux leurs ; je ne pouvois sans injustice leur refuser cette consolation ni condamner leurs plaintes. Il y avoit du danger à prendre ce parti ; & je n'en voiois point de plus convenable que de laisser passer les effets de leurs premières réflexions. Les objets de leurs regrets ne les rendoient point coupables, que pouvois-je condamner dans leur douleur ? C'est vouloir étouffer la Nature que de lui imposer silence dans une occasion où elle seroit méprisable si elle étoit insensible.

Les circonstances dans les quelles nous nous trouvions, ne pouvoient être plus facheuses ; se voir mourir, voir mourir ses amis sans être en état de les secourir, être incertain du sort des treize personnes dont le Canot avoit été brisé, ne pas douter que les vingt-quatre du Vaisseau ne fussent pour le moins aussi malheureux que nous ; être mal nourris, mal vêtus, fatigués, incommodés des jambes, rongés par la Vermine, aveuglés con-

tinuellement ou par la Neige ou par la fumée : voilà notre état , chacun de nous étoit l'image de la Mort, nous frémissons en nous regardant ; & ce qui se passoit en moi justifioit les plaintes de mes Camarades.

Plus la douleur est violente , moins elle dure , & l'expression manque plutôt aux maux extrêmes qu'aux médiocres.

Dès que je les vis plongés dans ce silence qui fuit ordinairement les pleurs qu'un grand malheur fait répandre , & qui est la marque d'une plus douleur excessive ; j'éssaiâi de les consoler , & voici à-peu-près ce que je leur dis :

„ Je ne puis condamner vos plain-
 „ tes, mes cher Enfans, & Dieu les
 „ écouterà sans doute favorablement:
 „ Nous avons plusieurs fois dans no-
 „ tre malheur senti des effets de
 „ ses bontés. Notre Chaloupe ou-
 „ verte de tous côtés, & toutes fois
 „ soutenuë & conservée pendant la
 „ nuit de notre Naufrage ; la réso-
 „ lution

„ luti
 „ se f
 „ sur
 „ not
 „ qui
 „ te
 „ ne
 „ par
 „ le c
 „ dio
 „ à fo
 „ nou
 „ de f
 „ ne j
 „ enti
 „ ne n
 „ c'est
 „ vir
 „ par
 „ men
 „ lant
 „ où s
 „ vou
 „ Pou
 „ dese
 „ ce. C

AGE.

ou par
chacun
rt, nous
t; & ce
fioit les

, moins
manque
qu'aux

gés dans
ment les
fait ré-
e d'une
iai de les
s ce que

os plain-
Dieu les
blement:
dans no-
ffets de
upe ou-
ntes fois
ndant la
la réso-
lution

„ lution des vingt-quatre hommes qui
„ se sont sacrifiés pour notre salut ; &
„ sur tout la découverte des deux Ca-
„ nots sauvages , sont des événemens
„ qui prouvent manifestement la pro-
„ tection que Dieu nous accorde. Il
„ ne nous distribuë ses faveurs que
„ par degrés, il veut avant d'y mettre
„ le comble que nous nous en ren-
„ dions dignes par notre résignation
„ à souffrir les maux qu'il lui plaira de
„ nous envoier. Ne des espérons pas
„ de sa Providence, elle n'abandon-
„ ne jamais ceux qui se soumettent
„ entièrement à ses volontés. Si Dieu
„ ne nous délivre pas en un instant,
„ c'est qu'il juge à propos de se ser-
„ vir pour cet effet de moïens qui
„ paroissent naturels ; il a déjà com-
„ mencé en conduisant le Sieur Vail-
„ lant & Maître Foucault vers le lieu
„ où sont les Canots, soïons sûrs qu'il
„ voudra bien achever cet ouvrage.
„ Pour moi je ne doute pas qu'il ne
„ destine ces Canots à notre délivran-
„ ce. Ce secours, mes chers Enfans, ne

„ peut tarder à nous être offert, nous
 „ touchons au mois de Mars , c'est
 „ le tems au quel les Sauvages vien-
 „ dront prendre leurs Canots , le
 „ terme n'est pas long, ayons patien-
 „ ce, & redoublons d'attention pour
 „ découvrir l'arrivée de ceux dont
 „ nous espérons du secours. Ils ont
 „ sans doute une Chaloupe ; prions
 „ Dieu qu'il les dispose à nous y don-
 „ ner place , il tient en ses mains les
 „ cœurs de tous les Hommes il
 „ attendra pour nous ceux de ces
 „ Sauvages , il excitera leur compas-
 „ sion en notre faveur , & notre con-
 „ fiance en ses bontés joint au sacri-
 „ fice que nous lui ferons de nos pei-
 „ nes nous méritera ce que nous lui
 „ demandons.

Alors je me jettai à genoux, & ré-
 citai quelques prières qui convenoient
 à notre situation ; & à nos besoins ;
 tout le monde m'imita , & personne
 ne pensa plus à ses maux que pour les
 offrir à Dieu. Nous fûmes assez tran-
 quilles jusqu'au cinq de Mars ; nous
 voyions

voyio
 ment
 tions
 encor
 patien
 Le
 deux
 Neige
 très v
 malhe
 quant
 tre Ca
 dans
 troit
 mais
 nous
 feu fu
 d'en
 nous
 mettr
 ferrer
 passâ
 Matel
 res d
 couve
 que

voions avec joye approcher le moment de notre délivrance, nous comptions y toucher, mais Dieu vouloit encore nous affliger, & mettre notre patience à de nouvelles épreuves.

Le six Mars jour des Cendres vers deux heures après minuit, une grosse Neige poussée par un Vent de Nord très violent mit le comble à notre malheur; elle tomboit en si grande quantité, qu'elle remplit bien-tôt notre Cabane, & nous obligea de passer dans celle des Matelots où elle n'entroit pas moins que dans la nôtre, mais comme elle étoit plus grande, nous y étions plus au large; notre feu fut éteint, il n'y avoit pas moien d'en faire, & pour nous échauffer nous n'avions que la ressource de nous mettre tous ensemble & de nous serrer les uns auprès des autres. Nous passâmes donc dans la Cabane des Matelots le Mercredi vers huit heures du matin, nous y portâmes nos couvertures, & un petit Jambon crû que nous mangeâmes aussitôt que

nous y fûmes entrés ; nous jettâmes ensuite la Neige dans un coin de la Cabane, nous étendîmes, la grande couverture par terre, nous nous mîmes tous dessus, & les lambeaux des petites servîrent à nous garantir de la neige, beaucoup plus que du froid. Nous restâmes dans cet état sans feu, & sans boire ni manger autre chose que de la Neige jusqu'au Samedi matin.

Je pris alors la résolution de sortir quelque froid qu'il fit pour tâcher d'apporter un peu de bois & de la farine pour faire de la colle. Il y alloit de la vie à ne pas s'exposer pour chercher du secours contre le froid & contre la faim ; j'avois vû mourir pendant les trois jours & les trois nuits que nous avions passés dans la Cabane des Matelots quatre ou cinq Hommes dont les jambes & les mains étoient entièrement gelées : nous étions bien heureux de n'avoir pas été surpris de la même façon, car le froid fut si vif le Mercredi, le Jeudi & le Ven-

Vend
seroit
seuler
dix m
ce qu
tant u
déterr
Fouca
ne mî
re à a
penda
les pie
sortie,
après.

Il n
jusqu'a
accessi
nous p
cer ce
obligé
chacun
onces
petit f
la nuit
une si
par un

Vendredi, que l'homme le plus dur seroit mort infailliblement s'il étoit seulement sorti de la Cabane pendant dix minutes. Nous en jugerez parce que je vais vous dire: le tems s'étant un peu radouci le samedi, je me déterminai à sortir; Leger, Basile, & Foucault voulurent me suivre, nous ne mîmes pas plus d'un quart d'heure à aller prendre de la farine, & cependant Basile & Foucault eurent les pieds & les mains gelées dans cette sortie, & moururent peu de jours après.

Il ne nous fut pas possible d'aller jusqu'au Bois, la Neige le rendoit inaccessible, & nous aurions risqué de nous perdre si nous avions voulu forcer cet obstacle. Nous fûmes donc obligés de faire notre colle à froid, chacun de nous en eut environ trois onces, & pensa paier de sa vie ce petit soulagement, car pendant toute la nuit nous fûmes tourmentés par une si cruelle altération, & dévorés par une ardeur si violente, que nous
nous

nous croions à tout moment sur le point d'en être consumés.

Le dimanche dix, Messieurs Fürst, Leger & moi, nous profitâmes du tems qui étoit assez beau, pour aller chercher un peu de bois; nous étions les seuls en état de marcher, mais peu s'en fallut que le froid que nous endureâmes, & la fatigue qu'il nous fallut essuier en écartant la neige, ne nous réduisissent dans le même état que les autres: heureusement nous tinmes bon contre l'un & l'autre, nous apportâmes du bois, nous fîmes du feu, & avec de la neige & fort peu de farine nous eûmes une colle fort claire qui nous desaltéra tant-soit-peu.

Tout le bois que nous avons apporté fut consumé vers huit heures du soir, & cette nuit fut si froide que le Sr. Vaillant père fut trouvé mort le lendemain. Cet accident fit penser à Mrs. Fürst, Léger, & à moi qu'il étoit à propos de retourner dans notre Cabanne, elle étoit plus petite

&

D
& pa
celle
de Ne
paren
Quelq
blesse
dehor
les Gl
remp
velles
servir
du bo
dans
pour l
cet ou
fatig
Comp
Senne
les jam
sieur l
moins
tâché
nous l
que n
un d'
mort.

nt sur le
rs Fürst,
âmes du
our aller
us étions
er, mais
que nous
u'il nous
neige, ne
ême état
ent nous
l'autre,
ous fîmes
t fort peu
olle fort-
ant - soit-
vions ap-
it heures
si froide
t trouvé
cident fit
, & à moi
rner dans
lus petite
&

& par conséquent plus chaude que celle des Matelots, il ne tomboit plus de Neige, & il n'y avoit point d'apparence qu'il en tombât davantage. Quelque grande que fut notre foiblesse, nous entreprîmes de jeter dehors de notre première demeure les Glaces & la Neige dont elle étoit remplie, nous y portâmes des nouvelles branches de Sapin pour nous servir de lit, nous allâmes chercher du bois, & fîmes grand feu au dedans & au dehors de la Cabane pour l'échauffer de tous côtés. Après cet ouvrage qui nous avoit beaucoup fatigués, nous fûmes chercher nos Compagnons, je portai les Sieurs de Senneville & Vaillant fils qui avoient les jambes & les mains gelées: Monsieur le Vasseur, Basile & Foucault moins incommodés que les autres tâchèrent de se trainer sans secours; nous les couchâmes sur les branches que nous avions préparées, & pas un d'eux n'en sortit qu'après sa mort.

Le

Le dix-sept Basile perdit connoissance & mourut le dix-neuf.

Foucault qui étoit d'une constitution robuste & qui avoit de la jeunesse souffrit une violente agonie; les mouvemens qu'il se donnoit pour se deffendre contre la Mort nous faisoient trembler, & je n'ai guères vû de spectacle plus horrible. Je tachai de m'acquitter de mon devoir dans ces tristes occasions, & j'espère de la Bonté Divine que mes soins n'auront pas été inutiles au Salut de tous ces Mourans.

Nos Vivres commençoient à tirer à leur fin, nous n'avions plus de farine; il nous restoit à peine dix livres de Poix; nous n'avions pas sept livres de chandelles, ni autant de Lard, & le Jambon qui nous restoit ne pésoit tout au plus que trois livres. Il étoit tems de penser à chercher d'autres moiens de vivre; nous allâmes donc Leger & moi, car Mr.Fürst notre second Capitaine étoit hors d'état de sortir, chercher à Mer basse des co-
quil-

D
quilla
nous
dans
trouv
des es
est un
qu'il n
bonne
& la M
lions f
couto
à la C
étoien
gelés.
dang
souven
tois les
il fallo
quelqu
mort.

No
jours;
leur ja
les pan

quillages ; le tems étoit assez beau , nous marchâmes près de deux heures dans l'eau jusqu'aux genoux, & nous trouvâmes enfin sur un Ban de sable des espèces d'Huitres dont la coquille est unie ; nous en apportâmes le plus qu'il nous fut possible, elles étoient bonnes, & toutes les fois que le tems & la Mer le permettoient nous en allions faire provision ; mais elles nous coutoient bien cher , car en arrivant à la Cabane nos pieds & nos mains étoient également enflés & presque gelés. Je ne me dissimulois pas le danger qu'il y avoit à réitérer trop souvent cette sorte de pêche ; j'en sentoient les conséquences, mais que faire ? il falloit vivre ou plutôt retarder de quelques jours le moment de notre mort.

Nos Malades empiroient tous les jours ; la Cangrène s'étoit mise dans leur jambes, & personne ne pouvoit les panser ; je me chargeai de ce soin ;

il

il étoit de mon devoir de donner l'exemple de cette Charité qui est la baze de notre sainte Religion ; je fus pourtant combattu quelques momens entre le mérite de remplir mes obligations, & le danger qu'il y avoit à m'en acquitter ; Dieu me fit la grace de triompher de ma répugnance ; mon devoir l'emporta, & quoique le tems auquel je pansois les playes de mes Camarades fût pour moi le plus cruel de la journée ; jamais je ne ralentis les soins que je leur devois. Je vous détaillerai dans ma septième Lettre de quelle nature étoient leurs playes , & vous jugerez si la répugnance que j'avois eüe d'abord à les panser étoit bien fondée , ou plutôt vous verrez si elle n'étoit pas excusable à la première réflexion. Je fus bien récompensé de mes peines ; la reconnoissance de nos Malades n'est pas concevable ; „ Quoi, me disoit l'un, „ vous vous exposez à la mort pour „ nous conserver à la vie ; laissez- „ nous

D
 „ no
 „ pe
 „ ne
 „ vo
 „ ve
 „ me
 „ avo
 „ me
 „ ren
 „ qu
 „ l'ai
 „ aup

Vo
 ces f
 m'atta
 ment
 re ce
 les fo
 besoin

A
 tems
 leurs
 vos m
 tion,

ner l'ex-
est la ba-
; je fus
es mo-
mplir mes
il y avoit
it la gra-
gnance;
noique le
layes de
oi le plus
e ne ral-
evois. Je
ême Let-
ent leurs
la répu-
bord à les
ou plutôt
s excusa-

Je fus
eines ; la
ades n'est
isoit l'un,
mort pour
; laissez-
,, nous

,, nous à nos douleurs ; vos soins
,, peuvent bien les adoucir, mais ils
,, ne les dissiperont jamais. Retirez-
,, vous, me disoit l'autre, & ne pri-
,, vez pas ceux qui ne doivent point
,, mourir de la consolation de vous
,, avoir avec eux ; aidez-nous seule-
,, ment à nous mettre en état d'aller
,, rendre compte à Dieu des jours
,, qu'il nous a laissés, & fuyez ensuite
,, l'air corrompu que l'on respire
,, auprès de nous.

Vous jugez bien que leurs instan-
ces furent de nouveaux liens qui
m'attachèrent auprès d'eux, elles aug-
mentoient le plaisir que l'on sent à fai-
re ce que l'on doit, & me donnoient
les forces & le courage dont j'avois
besoin.

Adieu, mon frère, je n'ai pas le
tems de vous en dire davantage ; d'ail-
leurs je suis bien aisé de recevoir de
vos nouvelles avant de finir ma Rela-
tion, & d'apprendre l'effet que mes

trois dernières Lettres auront produit sur votre cœur, & sur celui des Personnes aux quelles vous les aurez fait lire. Je suis toujours avec la même amitié.

MON CHER FRÈRE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 28. Mars

1743.

VOYA-



V

N



Mo

JE su
cu
ses
jamais
avec p

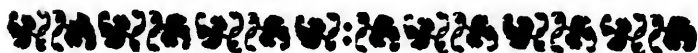
GE

nt pro-
elui des
s aurez
avec la



VOYAGES ET NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



né Frère

CRESPEL,
let.

Lettre Septième.

MON TRES CHER FRERE.

JE suis bien aise de voir que vos occupations aient été les seules causes de votre silence ; je n'en n'ay jamais soupçonné d'autres, & je vois avec plaisir que je ne me suis pas

H 2

trom-

VOYA-

trompé. Mes trois dernières Lettres vous ont, dites-vous, autant touché que les précédentes; & ont augmenté la curiosité de ceux qui les ont vûës; cela me flatte beaucoup; & m'engage à me dépêcher de vous envoyer le reste de ma Relation; j'espère que vous en aurez la fin, vers le dix-huit du mois de May à moins que je ne sois obligé de faire quelque voiage auparavant; quoiqu'il en soit, vous pouvez compter que ce sera le plutôt que je pourrai.

Je vis bien que nos Malades ne pouvoient éviter la mort; ils se sentoient eux mêmes; & quoiqu'ils y parussent disposés, je ne me crus pas dispensé de les servir dans les derniers jours de leur vie. Je faisois soir & matin la prière auprès d'eux; ensuite je les confirmois dans la soumission qu'ils avoient à la volonté du Ciel.

„ Offrez vos souffrances à Jesus-Christ,
 „ leur disois-je, elles vous rendront
 „ dignes de recueillir le fruit du sang
 „ qu'il a versé pour le salut du Gen-

„ re

Lettres
 touché
 augmen-
 les ont
 oup ; &
 vous en-
 j'espère
 rs le dix-
 s que je
 e voiage
 it, vous
 a le plu-

s ne pou-
 sentoient
 parussent
 dispensé
 jours de
 matin la
 ite je les
 on qu'ils
 „ Off-
 s-Christ,
 rendront
 t du sang
 du Gen-
 „ re

„ re Humain ; cet Homme-Dieu est
 „ le parfait modèle de cette patience
 „ & de cette résignation que j'admi-
 „ re en vous ; votre exil est sur le
 „ point de finir , & quelles graces
 „ n'avez-vous pas à rendre au Sei-
 „ gneur de vous avoir fourni par un
 „ Naufrage les plus sûrs moiens d'ar-
 „ river au Port du Salut ! Vous lais-
 „ sez, il est vray, des Femmes qui at-
 „ tendent tout de vous, mes chers a-
 „ mis, vous laissez des Enfans dont
 „ l'établissement devoit être votre ou-
 „ vrage, mais espérez en Dieu, c'est
 „ un bon Père, il n'abandonne ja-
 „ mais les Siens, & soiez sûrs qu'en
 „ vous appellant à lui, il n'oubliera
 „ pas qu'il vous enlève à des Familles
 „ qui auront besoin après votre mort
 „ des soins de sa Providence. Il a pro-
 „ mis lui-même d'être le soutien de
 „ l'Orphelin & de la Veuve, sa parole
 „ est stable, ses promesses ne sont ja-
 „ mais sans effets, & par vos souf-
 „ frances vous meritez particulière-
 „ ment qu'il jette sur vos Femmes &

sur vos Enfans un regard favorable, & qu'il fasse pour eux beaucoup plus que nous n'auriez fait vous-mêmes.

Ces pauvres Moribonds ne me répondoient qu'en m'assurant que toute leur espérance étoit en Dieu, & qu'elle étoit si ferme qu'ils se voioient prêts à quitter le monde sans penser à ceux qu'ils y laissoient que pour les recommander à sa Divine protection.

Lorsque j'avois fini de leur parler des choses spirituelles, je songeois à panser leurs playes; je n'avois que de l'urine pour les nettoier; je les couvrois ensuite de quelques morceaux de linge que je faisois sécher, & quand il me falloit ôter ces linges, j'étois sûr d'enlever en même tems des lambeaux de chair qui par leur corruption répendoient un air infecté aux environs même de la Cabane.

Au bout de douze jours il ne resta plus à leurs jambes que les os; les pieds s'en étoient détachés & leurs mains étoient entièrement déchar-

nées.

nées.
plu-
sieur
sorto-
prend
n'en n-
pas, m-
impos-
joute
est en-
puis v-
sions f-
pareill-
lors. C-
rois-je
vous r-
pauvre
cesse d-
d'une
gnois f-
je leur

Le
prit le
les Ca
Bois ve
me rep

l favora-
ux beau-
uriez fait

ne me ré-
que tou-
Dieu, &
voïoient
ans penser
e pour les
rotection.
ur parler
ongeois à
ois que de
e les cou-
morceaux
& quand
j'étois sûr
des lam-
r corrup-
fecté aux
e.

l ne resta
s os; les
& leurs
déchar-
nées.

nées. J'étois obligé de les panser à plusieurs reprises, l'infection qui en sortoit étoit si grande qu'il me falloit prendre l'air à chaque instant pour n'en n'être point suffoqué. Ne croiez pas, mon cher frère, que je vous en impose, Dieu m'est témoin que je n'ajoute rien à la vérité, & que la chose est encore plus horrible que je ne puis vous la dépeindre. Les expressions sont au-dessous d'une situation pareille à celle où je me trouvois alors. Que de choses touchantes n'aurois-je pas à vous dire, si je voulois vous rapporter les discours de ces pauvres malheureux! je tachoïis sans cesse de les consoler par l'espérance d'une récompense éternelle, & je joi-ignoïis souvent mes larmes à celles que je leur voïois répandre.

Le premier Avril le Sieur Leger prit le chemin de l'endroit où étoient les Canots sauvages, & je fus au Bois vers huit heures du matin: Je me reposois sur un arbre que j'avois

abbattu, lorsqu'il me sembla entendre un coup de fusil; comme nous avions plusieurs fois oui le même bruit, & qu'il ne nous avoit pas été possible de découvrir ni d'où il partoit, ni ce que c'étoit, je n'y fis pas grande attention. Vers dix heures je revins à la Cabane pour prier Mr. Fürst de venir m'aider à apporter ce que j'avois coupé de bois; je lui contois en marchant ce que j'avois crû entendre, & je regardois en même tems si je ne verrois pas revenir Mr. Leger. Nous avions à peine fait deux cens pas, que j'apperçus plusieurs personnes; je courrus à leur rencontre, & Mr. Fürst se dépêcha d'aller apprendre cette heureuse nouvelle à nos Malades. Lorsque je fus à portée de distinguer les objets, je vis un Sauvage avec une femme que Mr. Leger nous amenoit. Je parlai à cet homme, il me répondit, & me fit ensuite plusieurs questions aux quelles je satisfis comme je le devois. A la vûe de notre Cabane il parut surpris & touché de
 l'ex-

entendre
 us avions
 e bruit,
 té possi-
 artoit, ni
 s grande
 je revins
 Fürst de
 e que j'a-
 ontois en
 entendre,
 ns si je ne
 er. Nous
 s pas, que
 nnes ; je
 Mr. Fürst
 dre cette
 Malades.
 istinguer
 avec une
 amenoit.
 ne répon-
 eurs que-
 s comme
 notre Ca-
 uché de
 l'ex-

l'extrémité dans la quelle nous étions réduits; il nous promit que le lendemain il reviendrait, qu'il iroit à la Chasse, & qu'il nous apporteroit le gibier qu'il auroit tué.

Nous passâmes la nuit dans cette attente, & nous rendions à chaque instant grace au Ciel du secours qu'il venoit de nous envoier. Le jour parut, & sembloit nous apporter le soulagement qui nous avoit-été promis la veille; mais notre espérance fut trompée: la matinée se passa, & le Sauvage ne tint point sa parole. Quelques-uns se flattoient qu'il pourroit venir après midi; pour moi qui soupçonnois la cause de son retardement, je dis qu'il étoit de la prudence d'aller jusqu'à sa Cabane, de lui demander pourquoi il n'étoit pas revenu comme il nous l'avoit promis, & s'il hésitoit dans sa réponse de le forcer à nous découvrir l'endroit où étoit la Chaloupe avec laquelle il avoit traversé. Nous partîmes, mais jugez de notre consternation; à notre arrivée nous ne

trouvâmes plus ni le Sauvage ni son Canot, il l'avoit emporté pendant la nuit, & s'étoit retiré dans un endroit qu'il nous fut impossible de découvrir.

Pour vous apprendre la cause d'un pareil procédé, il est nécessaire de vous dire que les Sauvages craignent la mort plus que personne, & par conséquent la maladie : la fuite de celui-ci partoit de cette crainte excessive qui est particulière à cette Nation, l'étalage de nos Morts, l'état affreux de nos Malades, & l'infection de leurs playes avoient tellement effraïé cet homme, que pour éviter d'être surpris du mauvais air, il avoit crû devoir ne point tenir sa parole, & changer de demeure de peur que nous n'allâssions le forcer à revenir dans notre Cabane & à nous donner du secours.

Quoique ce contre-tems nous affligeât beaucoup, nous y aurions été bien plus sensibles, s'il n'y avoit pas eû un second Canot ; mais il falloit pren-

pre
que
nous
dre
joué
ger
dans
d'alle
nuit,
nous

Ce
parti
afin d
notre
quelq
à le fa
étions
casior
sauve
mort

Qu
l'attac
n'étoi
faire a
que
cher.

Qu

prendre des mesures pour empêcher que ceux aux quels il appartenoit ne nous échapassent. Nous avions à craindre que le Sauvage qui nous avoit joiué, n'avertît son Camarade du danger qu'il y auroit pour lui de venir dans notre Cabane, & ne lui persuadât d'aller prendre son Canot pendant la nuit, & de s'éloigner de l'endroit où nous étions.

Cette réflexion nous fit prendre le parti d'emporter le Canot avec nous, afin d'obliger le Sauvage à venir dans notre Cabane, & à nous secourir quelque répugnance qu'il parût avoir à le faire. Sans cette précaution nous étions perdus ; pas une des deux occasions que nous avions eûes de nous sauver ne nous auroit servi, & notre mort étoit certaine.

Quand le Canot fut apporté, nous l'attachâmes à un arbre de façon qu'il n'étoit pas possible de l'enlever sans faire assez de bruit pour nous avertir que quelqu'un cherchoit à le détacher.

Quelques jours se passèrent dans
l'at-

l'attente du Sauvage au quel ce Canot appartenoit ; nous ne vîmes personne, & pendant ce tems nos trois Malades moururent.

Le sept au soir, Mr. le Vasseur fut surpris d'une foiblesse dont il ne revint point, & les deux autres voiant que le secours même du Sauvage que nous attendions leur seroit inutile, puisqu'ils étoient hors d'état de marcher, se mirent de nouveau en état de paroître devant Dieu.

Le Sr. Vaillant fils mourut le dix, après avoir souffert pendant un mois entier tout ce qu'il en possible d'imaginer ; sa patience égala toujours ses douleurs ; il étoit âgé de seize ans ; ce Mr. Vaillant que nous avions perdu le onze Mars étoit son père ; sa jeunesse ne lui parut jamais un titre pour se plaindre d'être si-tôt enlevé à la vie ; en un mot il expira avec cette résignation & ce courage qui caractérisent le parfait Chrétien.

Le sieur de Senneville, imita les vertus du Mr. Vaillant fils, ou plutôt

DU
tôt il
l'autr
tienc
puis-
deux
ques
faiso
tant
en av
pect,
ils pa
ricor
mes r
conn
plus
leurs
vie.
L
prié
emp
plus
prier
stam
& je
poin
péra

tôt ils se servirent de modèles l'un à l'autre ; mêmes douleurs , même patience , même résignation ; que ne puis-je bien rendre tout ce que ces deux jeunes hommes me dirent quelques jours avant leur mort ? ils me faisoient rougir de n'avoir pas autant de courage à les consoler, qu'ils en avoient à souffrir. Avec quel respect, & quelle confiance ne parloient-ils pas de la Religion , & de la miséricorde du Seigneur ? dans quels termes ne méxprimoient-ils pas leur reconnaissance ? c'étoit bien les deux plus belles ames , & les deux meilleurs cœurs que j'aie connus de ma vie.

Le dernier m'avoit plusieurs fois prié de lui couper les jambes , pour empêcher que la Cangréne ne gagnât plus haut ; vous jugez bien que ses prières furent inutiles, je refusai constamment de faire ce qu'il souhaitoit, & je lui représentai que je n'avois point d'instrument propre à cette opération , & que quand même je voudrois

drois la risquer , loin de le soulager, elle ne feroit qu'augmenter ses douleurs, sans pour cela le garantir de la mort. Alors il mit ordre à ses affaires, il écrivit à ses Parens de la manière du monde la plus touchante, & rendit son esprit à Dieu le treize vers le soir, âgé d'environ vingt ans. Il étoit Canadien, & fils du Sieur de Senneville qui fut autrefois Page chez Madame la Dauphine, ensuite Mousquetaire, & aujourd'hui Lieutenant de Roi à *Montréal* où il jouït d'un bien considérable.

La Mort de ces trois Victimes de la faim & du Froid nous affligea beaucoup quoiqu'en effet leur vie nous fût, pour ainsi dire, à charge; j'avois pour eux une tendresse de père, & j'étois païé d'un parfait retour; cependant en réfléchissant que si le Sauvage étoit arrivé lorsqu'ils vivoient encore, il auroit fallu les laisser dans la Cabane seuls & sans secours, ou perdre l'occasion de partir, je crus devoir remercier le Seigneur de m'a-
voir

D
voir
nos M
Daille
il ne
bon d
gnion
tentio
Léger
en ten
foible
& nou
lorsqu
cher
dions
cet eff
pour
arbres
des av
fut po
canno
pour
me, p
nous
ges, a
avec l
ressou
ver sa

foulager,
 ses dou-
 ntir de la
 ses affai-
 de la ma-
 uchante,
 le treize
 vingt ans.
 Sieur de
 age chez
 te Mouf-
 Lieute-
 oüit d'un

 mes de la
 gea beau-
 vie nous
 ; j'avois
 père, &
 ur ; ce-
 si le Sau-
 vivoient
 ffer dans
 urs, ou
 je crus
 de m'a-
 voir

voir épargné en appelant à lui tous
 nos Malades une si cruelle alternative.
 Dailleurs nous n'avions plus de Vivres,
 il ne nous restoit que le petit Jam-
 bon dont je vous ai parlé; nous crai-
 gnions d'y toucher, & nous nous con-
 tentions de quelques coquillages que
 Léger & moi allions ramasser de tems
 en tems sur les bords de la Mer. Notre
 foiblesse augmentoit de jour en jours
 & nous avions peine à nous soutenir
 lorsque je pris la résolution de cher-
 cher les Sauvages dont nous atten-
 dions l'arrivée, & de nous servir pour
 cet effet de leur Canot : nous tirâmes
 pour l'accommoder de la gomme des
 arbres, & fimes avec notre hache
 des avirons le moins mal qu'il nous
 fut possible : je sçavois parfaitement
 canotter, c'étoit un grand avantage
 pour exécuter notre dessein, & mé-
 me, pour nous exposer, en cas que
 nous ne pussions trouver les Sauva-
 ges, à courir le risque de traverser
 avec le Canot ; c'étoit notre dernière
 ressource : quand il s'agit de conser-
 ver sa vie on s'expose volontiers à
 tout.

tout. Il étoit sûr qu'en dans cette Isle nous n'avions que peu de jours à vivre ; en passant la mer nous ne risquions pas d'avantage ; & nous pouvions espérer que cette tentative nous réussiroit.

Tout fut prêt le vingt-six Avril ; nous fimes cuire la moitié du Jambon ; nous en primes d'abord le bouillon, & comptions réserver la viande pour notre route, mais sur le soir la faim nous pressa si fort, que nous fûmes obligés de tout manger.

Le lendemain, nous n'eûmes pas plus de force que la veille, & le vingt-huit nous nous vîmes sans ressource, & sans espérance d'en trouver assez tôt pour nous empêcher de mourir. Nous nous disposâmes donc à la mort en récitant les Litanies des Saints, ensuite nous nous jettâmes à genoux, & levant mes mains vers le Ciel je prononçai cette prière.

„ Grand Dieu, si c'est votre vo-
 „ lonté que nous aïons le même sort
 „ que les quatorze personnes qui ont
 „ péri

b
 „ pér
 „ poi
 „ pas
 „ app
 „ nou
 „ mon
 „ vou
 „ mon
 „ don
 „ sans
 „ votr
 „ afin
 „ un in
 „ que
 „ sent
 „ vide
 Je fi
 entend
 nous r
 jugeâm
 auquel
 avions
 de nou
 étant ap
 fil, il
 nuit ; i

ns cette
le jours
nous ne
& nous
tentative

x Avril ;
du Jam-
le boüil-
la viande
le soir la
nous fû-

mes pas
le vingt-
ressour-
ver assez
mourir.
onc à la
les Saints,
genoux,
e Ciel je

otre vo-
ême sort
s qui ont
péri

„ péri sous nos yeux ; ne tardez
„ point à l'accomplir ; ne permettez
„ pas que le desespoir nous surmonte,
„ appelez nous à vous tandis que
„ nous sommes résignés à sortir de ce
„ monde sans regret: Mais, Seigneur, si
„ vous n'avez pas encore résolu notre
„ mort, envoyez nous du secours, &
„ donnez-nous la force de supporter
„ sans murmure les afflictions que
„ votre justice nous prépare encore,
„ afin que nous ne perdions pas en
„ un instant le fruit de la soumission
„ que nous avons eüe jusqu'à pré-
„ sent pour les décrets de votre Pro-
„ vidence.

Je finissois ma prière lorsque nous
entendîmes un coup de fusil au quel
nous répondîmes bien vite ; nous
jugeâmes bien que c'étoit le Sauvage
auquel appartenoit le Canot que nous
avons ; il vouloit voir si quelqu'un
de nous étoit encore en vie , & s'en
étant apperçu par notre coup de fu-
sil ; il alluma du feu pour passer la
nuit ; il ne nous croïoit pas en état

d'aller le joindre, & n'avoit assurément pas envie que nous le fissions, car aussitôt qu'il nous vit, il cacha dans le Bois une partie d'un Ours qu'il avoit tué, & prit la fuite.

Comme nous étions en bottes, nous eûmes bien de la peine à nous rendre à son feu; il nous avoit fallu traverser une Rivière assez grosse & déglaçée depuis quelques jours; nous vîmes les traces de sa fuite, nous les suivîmes avec une fatigue incroyable, & qui auroit été inutile si ce Sauvage n'avoit été contraint de ralentir sa marche pour que son fils âgé d'environ sept ans pût le suivre: Cette circonstance fit notre salut; vers le soir nous arrivâmes auprès de cet homme qui nous demanda si nos Malades étoient morts; cette question qu'il nous avoit faite avec un air de crainte qu'ils ne vécut encore, ne nous permit pas de douter que le premier Sauvage ne l'eût averti de notre situation, & du risque qu'il y avoit de s'approcher de notre demeure. Je
ne

D
ne ju
d'abo
comp
ner d
tour
étion
& en
quitt
qu'il
qu'il
avec
l'endr
nous
ceau
prend
femm
où no
Pauvr
une
nous
rer;
fut sa
nous
Il ma
l'Ours
prîme

t assuré-
 fissions,
 acha dans
 ours qu'il
 ttes, nous
 us rendre
 u traver-
 & déglan-
 s ; nous
 , nous les
 ncroïable,
 e Sauvage
 rallentir sa
 gé d'envi-
 Cette cir-
 ers le soir
 et homme
 Malades
 tion qu'il
 de crainte
 , ne nous
 e premier
 otre situa-
 avoit de
 eure. Je
 ne

ne jugeai pas à propos de répondre
 d'abord à sa demande, & sans autre
 compliment je le pressai de nous don-
 ner des Vivres & pour cet effet de re-
 tourner sur ses pas. Il n'osa résister; nous
 étions deux contre un, bien armés,
 & encore plus résolus de ne pas le
 quitter un moment. Il nous avoua
 qu'il avoit un Ours presqu'entier, &
 qu'il ne refusoit pas de le partager
 avec nous. Lorsque nous fîmes à
 l'endroit où il avoit caché cet Ours,
 nous en mangeâmes chacun un mor-
 ceau cuit à demi, ensuite nous fîmes
 prendre le reste au Sauvage & à sa
 femme & les conduisîmes à l'endroit
 où nous avions laissé Mr. Fürst. Ce
 Pauvre homme nous attendoit avec
 une impatience extrême. Quand
 nous arrivâmes il étoit prêt d'expi-
 rer; vous pouvez imaginer quelle
 fut sa joye lorsque nous lui dîmes que
 nous avions des Vivres & du secours;
 Il mangea d'abord un morceau de
 l'Ours, nous mîmes le pot au feu &
 primes du bouillon pendant toute la

nuit que nous passâmes sans dormir de peur que le Sauvage qui n'avoit pas voulu coucher dans la Cabane ne décampât. Lorsque le jour fut venu je fis entendre à cet homme qu'il falloit absolument qu'il nous menât à l'endroit où étoit la Chaloupe sur laquelle il avoit traversé ; & pour l'engager à ne pas nous refuser ce que je lui demandois, je lui dis que nous le traiterions fort mal, s'il tardoit à nous y conduire. La crainte d'être tué le fit bien vite travailler à construire un traineau sur lequel il mit son Canot ; il nous fit signe à Leger & à moi de le traîner, il vouloit sans doute nous fatiguer & nous obliger par là à renoncer à un secours qu'il nous vendoit trop cher. Nous aurions bien pû le forcer à porter lui-même le Canot ; mais cette violence ne me parut pas à sa place : il convenoit de ménager ce Sauvage, & tout ce que nous pouvions faire c'étoit de prendre avec lui des précautions pour n'en n'être pas les dupes ;

je

D
 je vou
 quelle
 crois
 prend
 mon m
 Je
 attach

Mc

De Pad

je vous dirai dans ma huitième Lettre
quelles furent ces précautions, & je
crois qu'elle suffira pour vous ap-
prendre la fin de mon Naufrage, &
mon retour en France.

Je suis toujours avec un parfait
attachement

MON CHER FRERE

Votre très affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 24. Avril

1742.



VOYAGES ET NAUFRAGE

DU R. P. CRESPEL.



Lettre Huitième.

MON TRES CHER FRERE.

JE vous aurois envoieé le mois dernier la fin de ma Relation, si je n'aurois été obligé d'aller passer quelques semaines à la Campagne; je n'ai pû pendant toute cette absence trou-

ver

DU
ver un
le mai
tenter
lemen
matin
qu'il y
vous
J'ex
me qu
sous p
min ,
précau
l'Enfa
tigué
le met
nous f
rer ce
Les
les mê
obliga
à ses E
plaisir
nous u
rens ;
lieuë
dans

ver un seul quart d'heure que je fusse le maître d'emploier à achever de contenter votre curiosité ; je revins seulement hier à Paderborn, j'ai fait ce matin quelques visites ; vous sçavez qu'il y en a d'indispensables, & je vous sacrifie le reste de cette journée.

J'exigeai du Sauvage & de sa Femme qu'ils marchassent devant nous, sous prétexte de nous frayer le chemin, mais je ne bornai pas là mes précautions avec eux, je leur dis que l'Enfant qu'ils avoient seroit trop fatigué dans cette route, qu'il falloit le mettre dans le Canot, & que nous nous ferions un plaisir de lui procurer ce soulagement.

Les cœurs des Pères sont partout les mêmes ; il n'y en a point qui n'ait obligation du bien que l'on veut faire à ses Enfans, & qui ne l'accepte avec plaisir. Le Fils de celui-ci fut pour nous un otage de la fidélité de ses Parens ; nous marchâmes plus d'une lieuë dans la neige, dans l'eau, ou dans les glaces, notre fatigue étoit

extrême , mais l'espérance du fruit qui devoit nous en revenir nous soutenoit , & nous donnoit du courage : il ne nous fut pourtant pas possible de tirer toujours ce traîneau , nous succombâmes , & le Sauvage touché de notre épuisement , prit le Canot sur ses épaules , le porta jusqu'à la Mer , & y fit d'abord entrer sa femme & son fils : il fut alors question de sçavoir qui de nous embarqueroit ; le Canot ne pouvoit contenir que quatre personnes , & par conséquent il n'y avoit qu'un de nous trois qui pût en profiter. Je m'offris d'abord à rester , & je dis à Messieurs Fürst & Leger de convenir ensemble lequel des deux partiroit ; chacun vouloit avoir la préférence sur l'autre , & craignoit d'échapper cette occasion d'éviter une fin malheureuse ; Pendant qu'ils dispuoient , le Sauvage me fit signe d'avancer , & après m'avoir dit qu'il imaginoit bien la cause de l'espèce de dispute qui s'étoit levée entre mes deux Camarades

des ,
recev
& sa
pond
& g
M
lors p
leur
& je
terre
de co
Lorsq
être d
d'eux
du Sa
vre l
de Pr
arrivé
au dev
me c
rendre
je leur
nous
inquié
Ce
Le Sa

des

du fruit
ous fou-
ourage:
possible
ui, nous
e touché
le Canot
usqu'à la
à femme
estion de
rqueroit;
enir que
nséquent
trois qui
s d'abord
urs Fürst
emble le-
cun vou-
l'autre,
te occa-
eureuse ;
e Sauva-
& après
bien la
qui s'é-
Camara-
des

des, il me déclara qu'il ne vouloit recevoir que moi dans son Canot, & sans me donner le tems de répondre il m'y entraîna avec lui, & gagna le Large.

Mrs. Fürst & Leger se crûrent alors perdus ; leurs cris exprimoient leur desespoir : je n'y pus résister, & je priai le Sauvage de rapprocher terre, afin que je pûsse dire un mot de consolation à mes Camarades. Lorsque je fus à portée d'en pouvoir être entendu, je me justifiai auprès d'eux en leur rapportant le discours du Sauvage, je leur conseillai de suivre la Mer, & leur promis foi de Prêtre qu'aussitôt que je serois arrivé à la Cabane des Sauvages j'irois au devant d'eux avec un Canot. Ils me connoissoient incapable de me rendre parjure, les assurances que je leur donnai les consolèrent, & ils nous virent reprendre le Large sans inquiétude.

Ce jour là nous descendîmes à terre ;
Le Sauvage prit son Canot sur ses

épaules, le porta près du Bois & le mit sur la neige: Comme j'étois fatigué d'avoir été si long-tems à genoux dans le Canot, je me reposai sur une pierre au bord de la Mer, ensuite croiant que le Sauvage allumoit du feu pour coucher en cet endroit je pris mon fusil, deux avirons, & deux gros morceaux de viande que j'avois embarqués pour épargner à Mrs. Fürst & Léger la peine de les porter, & je montai sur des bordages de glaces qui avoient pour le moins six pieds de hauteur; je n'y fus pas plutôt que je vis que mon Sauvage & sa femme avoient mis leurs raquettes qui sont des espèces de patins dont les Habitans du Canada se servent pour aller plus vite sur la neige; le Mari tenoit son fils sur ses épaules, & tous les deux courroient de toute leur force; les cris que je pouffai pour les arrêter, ne firent que redoubler la vitesse de leur course; aussitôt je jettai mes avirons, je descendis les bordages, & avec ma viande & mon fusil je suivis leur piste assez de tems. En

DU

En

tois
très
dans
j'enf
à cha
respi
contr
me re
j'étoi
tendi
contr
plais
toit p
prit q
n'avo
resté
droit
nous

Da
volé
la der
tre fu
moi c
der p
ses tra

En montant sur les glaces je m'étois fait à la jambe droite une playe très considérable qui se renouvelloit dans ma course toutes les fois que j'enfonçois dans la neige, c'est à dire à chaque instant; je ne pouvois plus respirer, & je fus plusieurs fois contraint de reprendre haleine & de me reposer sur le bout de mon fusil; j'étois dans cet postûre lorsque j'entendis la voix de Mr. Leger; cette rencontre nous causa à tous deux un plaisir extrême; je lui dis ce qui s'étoit passé, & lui de son côté m'apprit que Mr. Fürst accablé de fatigue n'avoit pu le suivre, & qu'il étoit resté étendu sur la neige dans un endroit assez éloigné de celui où nous nous trouvions alors.

Dans toute autre occasion j'aurois volé à son secours, mais il étoit de la dernière importance de joindre notre fuiard; Mr. Léger sentit comme moi combien nous risquions à tarder plus long-tems de marcher sur ses traces.

Dans

Dans l'instant nous courrûmes vers l'endroit où je sçavois qu'il s'étoit enfui, mais comme il avoit quitté la neige pour prendre le bord de la Mer qui étoit basse & bordée de sable, nous fûmes arrêtés quelque tems; nous ne laissâmes pourtant pas de continuer notre chemin, & après un quart d'heure de marche nous retrouvâmes la piste du Sauvage qui avoit quitté ses raquettes, ne croiant pas sans doute que j'eusse pu le suivre jusques-là. Cette circonstance nous fit croire qu'il n'y avoit pas loin jusqu'à sa Cabane; nous redoublâmes de vitesse, & lorsque nous fûmes auprès du Bois nous entendîmes un coup de fusil; nous ne jugeâmes pas à propos d'y répondre, de peur que si celui qui l'avoit tiré étoit le Sauvage que nous poursuivions, il ne remît ses raquettes pour fuir avec une nouvelle vitesse dès qu'il nous sçauroit si près de lui.

Nous continuâmes donc à marcher & peu de tems après le premier
coup

DE
coup
un f
conn
d'allu
de s'y
fils,
s'affu
te.

com

Di

nous

dont

répon

çame

nous

quelle

vingt

grand

avec l

tion;

qui n

bord

franço

tre c

„ To

„ éga

arrivâmes
 qu'il s'é-
 il avoit
 le bord
 bordée
 és quel-
 es pour-
 chemin,
 marche
 du Sauva-
 ettes, ne
 eusse pu
 circon-
 n'y avoit
 nous re-
 que nous
 entendî-
 s ne ju-
 pondre,
 voit tiré
 poursui-
 ttes pour
 cesse dès
 e lui.
 à mar-
 premier
 coup

coup de fusil , nous en entendîmes
 un second ; celui-ci nous fit soup-
 çonner que le Sauvage avoit envie
 d'allumer du feu dans cet endroit, &
 de s'y reposer avec sa femme & son
 fils, mais qu'il vouloit auparavant
 s'assurer que personne n'étoit à sa sui-
 te. Cette conjecture étoit fautive
 comme vous le verrez bientôt.

Dix minutes après le second coup,
 nous en entendîmes un troisième
 dont nous vîmes l'amorce ; point de
 réponse de notre part : nous avan-
 çâmes en silence. Sur notre chemin
 nous trouvâmes une Chaloupe à la-
 quelle on avoit travaillé la veille, &
 vingt pas plus loin nous vîmes une
 grande Cabane. Nous y entrâmes
 avec l'air qui convenoit à notre situa-
 tion ; le ton de suppliant étoit le seul
 qui nous allât, nous le prîmes d'a-
 bord, mais l'Ancien qui parloit
 françois ne voulut jamais permet-
 tre que nous le continuassions ;
 „ Tous les hommes ne sont ils pas
 „ égaux, nous dit-il, du moins ne
 „ doi-

„ doivent ils pas l'être ? Votre mal-
 „ heur est un titre qui vous rend re-
 „ spectables ; & je regarde comme
 „ une faveur du Ciel de m'avoir four-
 „ ni, en vous conduisant ici une occa-
 „ sion de faire du bien à des gens
 „ que l'infortune persecute encore.
 „ J'exige seulement de vous , que
 „ vous m'appreniez ce qui vous est
 „ arrivé depuis que vous avez été
 „ jettés sur cette Isle ; je serai bien
 „ aise de m'attendrir avec vous sur
 „ vos peines passées : ma sensibilité
 „ fera pour vous une consolation
 „ de plus.

En même tems il ordonna que l'on
 fit cuire notre viande avec des poix
 & qu'on n'épargnât rien pour nous
 prouver que l'humanité est aussi bien
 une vertu des Sauvages Américains
 que des Peuples les plus civilisés. Lors-
 que cet Ancien eût donné ses ordres,
 il nous pria de satisfaire sa curiosité ;
 je tachai de n'oublier aucune des cir-
 constances que vous sçavez avoir
 accompagné notre malheur, & après
 avoir

D
 avo
 lard
 Sau
 le fo
 refu
 „
 „ b
 „ to
 „ co
 „ de
 „ ce
 „ n'
 „ au
 „ dr
 „ la
 „ ro
 „ de
 „ à
 „ m
 „ de
 „ qu
 „ ne
 „ pl
 „ en
 „ ét
 „ qu

avoir fini mon récit, je priai ce Vieillard de me dire pourquoi, les deux Sauvages que nous avions vûs dans le fort de notre infortune, avoient refusé de nous secourir.

„ Les Sauvages, me dit-il, trem-
 „ blent au seul nom de maladie; &
 „ tous mes raisonnemens n'ont en-
 „ core pû dissiper cette terreur
 „ dont ceux que vous voiez dans
 „ cette Cabane sont remplis. Ce
 „ n'est pas qu'ils soient insensibles
 „ aux maux de leurs Frères; ils vou-
 „ droient pouvoir les soulager, mais
 „ la crainte de respirer un air cor-
 „ rompu s'oppose aux mouvemens
 „ de leur cœur naturellement porté
 „ à la compassion. Ils craignent la
 „ mort, non pas comme le commun
 „ des Hommes, mais à un tel point
 „ que pour l'éviter, je ne sçai s'ils
 „ ne se rendroient pas coupables des
 „ plus grands crimes. Voilà, dit-il
 „ en me montrant un Sauvage qui
 „ étoit derrière les autres, celui
 „ qui vous a manqué de parole,
 „ il

„ il vint ici vers le commence-
 „ ment du mois , & nous conta la
 „ triste situation où il avoit vû des
 „ François qu'il croïoit morts alors ;
 „ & aux quels il auroit volontiers
 „ donné du secours si la corruption
 „ n'avoit pas été parmi eux. Voilà
 „ l'autre , continua l'Ancien en me
 „ montrant celui après lequel j'avois
 „ courru ; il en arrivé ici une heu-
 „ re avec avant vous , pour nous a-
 „ vertir qu'il y avoit encore trois
 „ François vivans , qu'ils n'étoient
 „ plus dans le voisinage de leurs
 „ Morts ; qu'ils se portoient bien ,
 „ & qu'il croïoit qu'on pouvoit les
 „ secourir sans craindre qu'ils ap-
 „ portassent avec eux le mauvais
 „ air ; nous avons délibéré un in-
 „ stant ; ensuite nous avons envoié un
 „ Sauvage vers l'endroit où vous
 „ étiez pour vous indiquer par
 „ trois coups de fusil le lieu de
 „ notre demeure. Au reste vos
 „ Malades nous ont seuls empêchés
 „ de vous aller secourir , & peut-
 „ être

„ être
 „ ne
 „ qu
 „ ne
 „ roi
 „ ma
 „ env
 „ fect
 „ resp
 Un
 d'un l
 Nation
 croire
 sonner
 justem
 me sur
 même
 l'idée q
 pas fall
 Lorr
 chai de
 noiffanc
 je le pr
 bonté &
 couvert
 qui éto

mence-
 conta la
 it vû des
 rts alors,
 olontiers
 rruption
 k. Voilà
 en en me
 el j'avois
 une heu-
 r nous a-
 core trois
 n'étoient
 de leurs
 ent bien,
 pouvoit les
 qu'ils ap-
 e mauvais
 ré un in-
 envoié un
 où vous
 quer par
 e lieu de
 reste vos
 empêchés
 & peut-
 être

„ être y serions - nous allés , si l'on
 „ ne nous avoit assuré que le secours
 „ que nous pourrions vous envoier
 „ ne vous serviroit de rien , & pour-
 „ roit nous apporter un grand dom-
 „ mage , puisque votre Cabane étoit
 „ environnée & remplie d'un air in-
 „ fecté qu'il seroit très dangereux de
 „ respirer.

Un pereil discours dans la bouche
 d'un homme qui faisoit partie d'une
 Nation qu'un faux Préjugé nous fait
 croire incapable de penser & de rai-
 sonner , & à la quelle nous ôtons in-
 justement le sentiment & l'expressi-
 on, me surprit beaucoup. Je vous avoué
 même que pour avoir des Sauvages
 l'idée que je vous en donne, il ne m'a
 pas fallu moins que les entendre.

Lorsque ce viellard eut fini, je tâ-
 chai de lui exprimer toute la recon-
 noissance dont nous étions pénétrés ;
 je le priai d'accepter mon fusil que sa
 bonté & les ornemens dont il étoit
 couvert rendoit préférable à tous ceux
 qui étoient dans la Cabane : je lui

dis ensuite que la fatigue avoit empêché un de nos Camarades de nous suivre, & que ce seroit mettre le comble à ses bienfaits s'il vouloit envoyer audevant de lui deux hommes pour l'aider à se rendre auprès de nous. Mes instances furent inutiles ; les Sauvages craignent de sortir la nuit, & personne ne voulut entreprendre d'aller secourir Monsieur Fürst. On me promît pourtant que le lendemain on iroit de grand matin ; ce refus me fit bien de la peine : l'Ancien s'en aperçut, & me dit pour me consoler, qu'il seroit assez inutile de vouloir chercher mon ami dans l'obscurité ; qu'il n'avoit point de fusil pour faire entendre où il étoit, & qu'il valloit mieux attendre que le jour fût venu. Monsieur Fürst passa dont la nuit sur la Neige où Dieu seul put le garantir de la mort, car dans la Cabane même nous endurâmes un froid inexprimable : jamais les Sauvages ne font de feu quand ils se couchent ; ils n'ont pas même
de

de co
nous
nuit.

Le l
posio
Fürst
traces
joind
quel l
la nuit
qui m
soin f
donnâ
re, &
proqu
de nou

Not
le ving
semble
nous n
& ils
uns les
de d'
manqu
& l'on
les enc

de couvertures , & par conséquent nous passâmes une très mauvaise nuit.

Le lendemain, comme nous nous disposions à aller au devant de Monsieur Fürst , nous le vîmes arriver ; nos traces l'avoient guidé , & pour nous joindre il avoit profité du tems auquel la Neige durcie par le froid de la nuit , ne cède pas au poids de ceux qui marchent dessus ; notre premier soin fut de le réchauffer , nous lui donnâmes ensuite quelque nourriture , & nous nous témoignâmes réciproquement le plaisir que nous avions de nous voir réunis.

Nous passâmes avec les Sauvages le vingt-neuf & le trente Avril ; ils sembloient être jaloux de ceux qui nous marquoient le plus d'attention , & ils tâchoient de se surpasser les uns les autres à cet égard. La viande d'Ours & de Caribouc ne nous manqua point pendant ces deux jours , & l'on avoit soin de nous donner les endroits les plus délicats ; je ne

J'ai si les devoirs de l'hospitalité font mieux remplis par les Européens que par ces Sauvages, du moins suis je tenté de croire que ceux-ci les remplissent de beaucoup meilleure grace.

Le premier de May, ils mîrent la Chaloupe à l'eau, nous embarquâmes tous, & mîmes à la voile. Le Vent nous manqua vers midi, environ à six lieuës de la grande terre: ce contre-tems m'affligeoit; je craignois de ne pouvoir secourir assez tôt ceux de nos Camarades qui étoient restés dans le lieu de notre Naufrage; cette crainte me fit prier l'Ancien de me donner deux hommes avec un Canot d'écorce pour gagner la terre. J'essaiâi de l'engager à m'accorder ma demande, en lui promettant d'envoier du Tabac & de l'Eau-de-vie à tous ceux qui étoient dans la Chaloupe aussitôt que je serois arrivé chez les François; quelqu'envie qu'il eût de m'obliger, il tint conseil avant de me rien promettre; & ce
en

D
ne fu
à ma
jet d
pou
pas n
tîmes
demi
J'ent
le pré
fieur
main
de ce
en de
dans
& le
vice.
& en
sable;
nom,
son a
eûmes
me d
d'abor
vers l
messe
eut de

talité font
tropicéens
moins suis
eux-ci les
meilleure

mîrent la
mbarquâ-
roile. Le
idi, envi-
nde terre:
t; je crai-
ourrir assez
qui étoient
e Naufrâ-
rier l'An-
k hommes
ur gagner
ger à m'ac-
promettant
Eau-de-vie
ns la Cha-
ois arrivé
elqu'envie
int conseil
re; & ce
en

ne fut pas sans peine qu'on eut égard à ma prière. On craignoit qu'un trajet de six lieuës ne fût trop long pour un Canot, & l'on ne vouloit pas nous exposer à périr. Nous partîmes donc, & vers onze heures & demi du soir nous arrivâmes à terre. J'entrai dans la maison des François; le premier que j'y aperçus fut Monsieur Volant originaire de *Saint Germain en Laye*, mon ami, & Maître de ce Poste; je ne pouvois tomber en de meilleures mains; je trouvois dans un seul homme le desir sincère & le pouvoir réel de me rendre service. Il ne me reconnut pas d'abord, & en effet je n'étois pas reconnoissable; dès que je lui eus dit mon nom, il me prodigua les marques de son amitié, & le plaisir que nous eûmes de nous embrasser fut extrême de part & d'autre. Je lui dis d'abord à quoi je m'étois engagé envers les Sauvages, il remplit ma promesse, & chacun de nos libérateurs eut de l'Eau-de-vie & du Tabac. Ils

n'arrivèrent n'a que sur les dix heures du matin ; jusqu'à ce tems je fis à Monsieur Volant le récit de tout ce qui m'étoit arrivé, & j'insistai exprès sur le sort des vingt-quatre hommes qui étoient au Naufrage : mon ami en fut d'autant plus touché qu'ils étoient encore dans le peine. Aussitôt il arma une Chaloupe pour aller les secourir, & pour tacher de découvrir lui-même si quelqu'un des treize hommes du Canot vivoit encore. Lorsqu'il fut parvenu aux environs du lieu de notre Naufrage, il fit tirer quelques coups de fusil pour se faire entendre à ceux que nous y avions laissés ; en même tems il vit quatre hommes qui se jettèrent à genoux, & qui les mains jointes le supplièrent de leur sauver la vie. Leurs visages décharnés, pour ainsi dire, le son de leur voix qui annonçoit qu'ils étoient sur le bord du tombeau, & leurs plaintes percèrent le cœur de Monsieur Volant. Il avança auprès d'eux, leur fit prendre quelque nourriture,

D
ritu
de l
sian
fage
hom
gine
verr
M
un h
que
men
fisté
rigue
pour
parfa
rillet
de B
les de
Bona
étoie
La
donn
les ré
moin
de pa
En

riture, mais avec modération de peur de leur causer la mort en les rassasiant tout d'un coup. Malgré cette sage précaution un de ces quatre hommes nommé Tenguy Bréton d'origine, mourrut après avoir bû un verre d'Eau-de-vie.

Mon ami fit enterrer les vingt & un hommes qui étoient morts depuis que nous les avions quittés, & ramena les trois autres qui avoient résisté aux fatigues, à la faim & à la rigueur de la saison; il s'en falloit pourtant beaucoup qu'ils fussent en parfaite santé; l'un d'eux nommé Tourillet contre-Maître du département de *Brest* avoit le cerveau troublé, & les deux autres nommés Baudet, & Bonau originaires de *l'Isle de Rhé* étoient enflés par tout le corps.

La bonne nourriture qu'on leur donna, & les soins qu'on prit d'eux les rétablirent si non parfaitement, du moins assez pour les mettre en état de partir avec nous pour *Québec*.

En revenant, Mr. Volant apper-

çut vers la Côte deux hommes qui paroissoient avoir été noïés, & quelques débris d'un Canot : il avança pour s'assûrer de ce qu'il appercevoit ; & par quelques coups de fusil, il voulut voir s'il y avoit quelqu'un en cet endroit ; personne ne parut, on ne répondit point, & tout ce que je puis vous dire, c'est que les treize hommes du Canot sont morts de faim & de froid, puisque mon ami vit à quelque distance de la Mer une espèce de Cabanage qui prouvoit qu'ils étoient descendus à terre, & que n'ayant trouvé aucun secours, ils y étoient morts misérablement.

Je crois qu'il est assez inutile de vous dire les mouvemens dont nous fûmes agités lorsque nous vîmes arriver les trois hommes échappés au Naufrage ; vous devez bien penser que cette entrevûe fut de plus touchantes, & que larmes n'y furent point épargnées.

Après nous être bien tendrement embrassés, je leur demandai comment

men
pré
autr
que
enle
des
par
foit
qua
mar
Mo
dan
tir
fou
pris
ceu
& c
ou
leur
V
pau
dép
être
plu
l'ob
de

nes qui
& quel-
avança
pperce-
de fusil,
quelqu'un
e parut,
t ce que
es treize
morts de
mon ami
Mer une
prouvoit
erre, &
ours, ils
nt.

inutile
ns dont
nous vi-
s échap-
tez bien
t de plus
y furent
rement
ai com-
ment

ment ils avoient pû vivre jusqu'à-
présant ; & de quelle manière les
autres étoient morts ; ils me dirent
que le froid & la faim leur avoient
enlevé une partie de leurs Camara-
des, & que l'autre avoit été rongée
par des ulcères dont la vuë seule fai-
soit horreur ; que pour eux man-
quant de toute nourriture, ils avoient
mangé jusqu'aux fouliers de leurs
Morts , après les avoir fait bouillir
dans de la neige fonduë, & ro-
tir sur des braziers ; que cette res-
source leur aiant manquée il avoient
pris jusqu'aux culottes de peau de
ceux que la mort leur avoit enlevés ;
& qu'ils n'en n'avoient plus qu'une
ou deux lorsque Monsieur Volant
leur avoit apporté du secours

Vous voiez bien que l'état de ces
pauvres gens n'avoit pas été moins
déplorable que le nôtre, & peut-
être avoient-ils souffert beaucoup
plus que nous, ne fut-ce que par
l'obligation où ils s'étoient trouvés
de manger jusqu'aux dépouilles

de ceux de leurs Camarades qu'ils avoient perdus. Nous restâmes près de six semaines à *Mingan* ; nous employâmes tout ce tems à rendre grâce à Dieu de nous avoir conservés au milieu de tant de dangers , & nous ne passâmes pas un jour sans implorer sa miséricorde pour les âmes des quarante-huit hommes qui avoient péri depuis notre Naufrage.

Le Sr. Leger nous quitta, & partit pour *Laborador* dans le dessein de passer en France sur un Navire de *St. Malo* , & le huit Juin nous profitâmes d'un petit Bâtiment pour retourner à *Québec*. Le Vent nous fut si favorable que le treize au soir nous débarquâmes ; tout le monde fut étonné de nous revoir , on nous croioit en France , & chacun s'empressa de nous demander le sujet de notre retour , & ce qui nous étoit arrivé depuis notre départ : Nous satisfimes au desir de ceux que leur attachement pour nous faisoit prendre part à tout ce qui nous regardoit.

Le

les
Vol
not
mo
qu'
tièr
por
la p
serv
une
en l
effe
Vai
par
tain
N
&
Déc
Loi
vre
que
jou
deu
son

Le lendemain, on mit à l'Hôpital les trois Matelots que Monsieur Volant avoit été chercher au lieu de notre Naufrage; Monsieur Fürst & moi fîmes chacun de notre côté ce qu'il falloit pour nous rétablir entièrement. Dès qu'on vit que je me portois un peu mieux ou me donna la petite Cure de *Soulange* que je défervis pendant un an; alors je reçus une seconde Obéissance pour repasser en France; je m'embarquai pour cet effet en qualité d'Aumônier sur le Vaisseau de Roi le *Rubis* commandé par Monsieur de la Joncaire Capitaine de Haut-Bord.

Nous partîmes de *Québec* le vingt & un d'Octobre 1738. & le deux Décembre, nous entrâmes au *Port Louis* en Bretagne pour faire des vivres qui commençoient à nous manquer; nous y restâmes environ vingt jours, & nous en sortîmes le vingt deux du mois avec le Vaisseau le *Faison* commandé par Monsieur le marquis

quis de Chavagnac qui venoit de *Isle Roiale*.

Vers minuit , nous mouillâmes pendant près de deux heures sous *Belle - Isle* pour attendre le Vent , nous fîmes ensuite voile pour *Roche-fort* , & nous arrivâmes le lendemain dans cette Ville où mon devoir m'arrêta jusqu'à l'entier débarquement.

Je partis quelques jours après pour *Paris* , d'où l'on m'envoia à *Douay* en Flandres ; j'y demeurai jusqu'au commencement de 1740. que l'on me nomma Vicaire de notre Couvent d'*Avesnes* en Haynaut. J'y arrivai le vingt-cinq Janvier, le même jour que j'en étois parti il y avoit seize ans ; mes Supérieurs en m'envoiant dans cette Maison avoient compté qu'une résidence de quelques années dans mon Pays natal, achèveroit de me rétablir des fatigues que j'avois essuïées dans mes Voïages ; j'avois conçu la même espérance , mais il en arriva tout autrement ; mon estomac ne pouvoit plus sup-
por-

porter la nourriture de ce Pays , j'avois pour-ainfi-dire contracté un nouveau tempérament , le repos m'étoit nuisible , & il falloit m'y accoutumer petit-à-petit.

Cela me fit solliciter auprès de mes Supérieurs une Obéissance pour retourner à *Paris* dont l'air me convenoit beaucoup mieux que celui de ma Province, on eut la bonté d'avoir égard à ma demande, & lorsque je fus parfaitement rétabli on me nomma Aumônier dans l'Armée de France commandée par Monsieur le Maréchal de Maillebois.

Voilà , Mon cher Frère , la Relation de mes Voïages ; & de mon Naufrage ; j'espère que vous en serez plus content que de celle que je vous avois envoïée d'abord. Au reste vous devez être sûr que je n'ai rien avancé qui ne soit conforme à la plus exacte vérité.

Je voudrois bien que les bruits qui commencent à courir eussent quelque fondement ; j'aurois dans
peu

peu le plaisir de vous embrasser à Francfort , & de vous prouver que je suis & ferai toute ma vie avec l'amitié la plus sincère.

MON TRES CHER FRERE

Votre affectionné Frère

EMMANUEL CRESPEL,
Récolet.

De Paderborn le 18. Juin.
1742.



AGE

brasser à
iver que
avec l'a-

R.E

né Frère

CRESPEL,

t.

